



AH ! RESTEZ AVEC NOUS NOTRE-DAME !

Je vous aime, ô Marie, pleine de grâce.

Le Seigneur est avec vous.

*Vous êtes bénie entre toutes les femmes,
Et Jésus, le fruit béni de vos entrailles, veut établir
dans le monde la dévotion à votre Cœur Immaculé.*

SON Sacré Cœur transpercé, votre Cœur Immaculé couronné d'épines, et le péril de l'Enfer menaçant tant d'âmes pour lesquelles personne ne prie, me pressent d'embrasser cette dévotion.

C'est pourquoi, pour donner suite à la Consécration prononcée par le pape François, le 25 mars 2022, je me consacre de nouveau avec toute notre Phalange qui est vôtre, ô Marie, à votre Cœur Immaculé, avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons.

Je crois et j'espère, ô Mère de la Sainte Espérance, que Vous serez la Médiatrice de toutes les grâces que nous demandons au Sacré Cœur de Jésus pour que ce Doux Maître et Sauveur nous rende saints, de pauvres pécheurs que nous sommes, en nous arrachant à Satan, et qu'Il reconquière tout notre être pour nous incorporer à Lui en un seul cœur et une seule Hostie, et nous convertisse à son amour de



Notre-Dame de la Sainte-Espérance
(Mesnil-Saint-Loup)

prédilection en établissant dans nos cœurs la dévotion réparatrice à Votre Cœur Immaculé.

Sainte Marie, Mère de Dieu, placez, je Vous prie, Votre Cœur Douloureux et Immaculé au-dessus de toutes les affections de nos cœurs.

Donnez-nous la haine du péché, cause de vos larmes, spécialement du blasphème des impies et de l'indifférence des âmes consacrées, qui enfonce des épines dans votre Cœur parce que les uns et les autres marchent à l'Enfer.

Je ne vous demande pas, comme Lucie, votre fidèle messagère et fille chérie de l'Église : « *Que veut de moi Votre Grâce ?* » Car je connais votre réponse : « *Offrez sans cesse des prières et des sacrifices pour Me consoler et convertir les pécheurs, pour le Saint-*

Père et pour la conversion de la Russie, surtout en supportant et acceptant volontiers les souffrances que le Seigneur vous enverra. » Ainsi soit-il !

ADORER L'IMMACULÉE

ELLE est la “Femme” revêtue de la Gloire de Dieu même parce qu'elle est sa “Conception”, l'œuvre qui émane, toute pure, de sa Gloire. Elle est admirable, aimable à l'homme comme à Dieu. Notre cœur est fait pour l'aimer. Elle est parfaitement, divinement belle.

Elle est première dans l'histoire du monde, et dans chacune de nos âmes qu'Elle enfante à la grâce. *« Elle est un effluve de la puissance de Dieu, une émanation toute pure de la gloire du Tout-Puissant ; aussi rien de souillé ne s'introduit en Elle. Elle est un reflet de la lumière éternelle, un miroir sans tache de la majesté de Dieu, une image de sa bonté. »* (Sagesse 7, 25-26)

De l'Immaculée Conception de la Bienheureuse et toujours Vierge Marie à l'Incarnation du Verbe, Fils de Dieu Sauveur et Roi des siècles, quelle orthodromie ravissante, divine !

« Les abîmes n'étaient pas encore et déjà j'étais conçue. » (Pr 8,24)

« Je suis sortie de la bouche du Très-Haut... Le Créateur de toutes choses donna ses ordres. Celui qui m'a créée m'a fait dresser ma tente. Il m'a dit : “Installe-toi en Jacob, entre dans l'héritage d'Israël.” » (Si 24,8)

Cédant à son bon plaisir d'amour et de gloire, Lui, Dieu l'a voulue, Elle, l'Immaculée, déjà âme vivante, pleine de sagesse, d'amour et de louanges, capable de participer avec Lui à la création du monde, à la naissance du genre humain et de toutes ses générations, en rendant aux trois Personnes divines, de sa Voix très pure, louanges et gloire :

« J'entends ma bien-aimée, ma vierge colombelle... Que ta voix est douce et ton visage charmant ! »

Du sein de Dieu notre Père, la Conception de la Vierge Immaculée, fêtée le 8 décembre par l'Église, annonce la grâce du salut. L'apparition de notre Mère très chérie dans le Ciel du jardin d'Éden, promet des miracles de Miséricorde à la femme pécheresse et son époux, déchus de leur état de grâce et de perfection. Eux, si misérables ! et nous avec eux ! Et Elle, d'une beauté suprême, d'une divine et, pour ainsi dire, d'une infinie perfection. Première “surprise de l'Esprit”, que ne discerne pas le pape François au début de l'Histoire sainte. Quel aveuglement ! *« Elle est, en effet, plus belle que le soleil, elle surpasse toutes les constellations. Comparée à la lumière, elle l'emporte ; car celle-ci fait place à la nuit, mais contre la Sagesse, le mal ne prévaut pas. »* (Sg 7,29-30)

Mystère sauveur présent dès avant l'histoire humaine, près de Dieu. Car l'Immaculée Conception n'est pas seulement une créature prise d'entre les femmes et prémunie contre le péché, préservée de

toute tache. La Vierge Marie est la Personne que Dieu a “conçue” dans sa Sainteté, à l'origine des siècles. C'est à Elle qu'il a pensé d'abord, avant même de créer l'univers, avant de créer Adam et Ève, et la suite des générations. Elle est le premier projet de Dieu, Père et Fils, dans leur Esprit-Saint, et de toute éternité, Dieu le Père a voulu la donner pour Épouse à son Fils.

Un poème de saint Jean de la Croix, le *ROMANCERO*, nous fait voir et entendre leur dialogue : *« Une épouse qui t'aime, mon Fils, j'aimerais te donner qui vivre avec nous puisse mériter »...*

Bien plus, sainte Louise de Marillac a contemplé, dans tout le réalisme d'une préexistence éternelle, la fleur incomparable de toute la création dans le concert des trois Personnes divines. Son témoignage est daté de *« la veille de la Conception de la Sainte Vierge »*. Il s'agit très probablement de la vigile du 8 décembre 1658, jour où saint Vincent de Paul, sur la demande de sainte Louise, présenta et ratifia, au Saint-Sacrifice de la Messe, l'oblation perpétuelle de la *« Compagnie »* des Filles de la Charité, à Marie, leur *« unique Mère »*, sous le vocable de l'Immaculée Conception.

« La veille de la Conception de la Sainte Vierge, ayant entendu la lecture de l'épître de ce jour [« LE SEIGNEUR M'A CONÇUE AU DÉBUT DE SES DESSEINS, AVANT SES ŒUVRES LES PLUS ANCIENNES. DÈS L'ÉTERNITÉ, JE FUS SACRÉE, DÈS LE COMMENCEMENT, AVANT L'ORIGINE DE LA TERRE » (Pr 8,22-23)], j'eus en songe la vue d'une grande obscurité en plein midi, ne paraissant que peu au commencement et suivie d'une nuit très obscure qui étonnait et effrayait tout le monde. Je sentais seulement soumission à la divine Justice. Cette obscurité passée, je vis le plein jour venir, et en quelque partie de l'air fort élevée, j'y vis comme une figure de celle qui nous représente la Transfiguration, qui me semblait être figure de femme. »

« Néanmoins, mon esprit fut surpris de grand étonnement qui me portait à reconnaissance vers Dieu, mais telle que mon corps en souffrait, et m'éveillant sur cela, je souffris quelque temps encore ; et la représentation m'en est toujours demeurée en esprit, contre l'ordinaire de mes songes, me représentant cette première grâce en la Vierge être le commencement de la lumière que le Fils de Dieu devait apporter au monde. »

« En ma méditation sur le sujet de l'épître, voyant que la Sainte Église appliquait à la Sainte Vierge son être devant la Création du monde, mon esprit y »

a acquiescé, pensant que non seulement elle était de toute éternité en l'idée de Dieu par sa prescience, mais encore préférablement à toute autre créature pour la dignité à laquelle Dieu la destinait de Mère de son Fils. Il [son être] a su être voulu avant la création de toutes choses terrestres qui pouvaient être témoins du péché de nos pères. Dieu a voulu faire un acte de sa volonté spécifiée pour la création de l'âme de la Sainte Vierge, et ce pourrait aussi avoir été un acte effectif, ce que je soumetts entièrement à la Sainte Église, ne m'en servant que pour en honorer davantage la Sainte Vierge, et lui renouveler notre dépendance en général, de la Compagnie, comme ses plus chétives filles, mais la regardant aussi comme notre très digne et unique Mère.

« Que soient aimés Jésus et Marie !

« Adorez la Vierge que Dieu a voulu racheter avant la créer, et lui représentez l'état de votre conscience, et lui demandez qu'elle obtienne l'amendement de votre vie, et le délivrement de vos plus urgentes nécessités, comme un plus grand amour à son Fils et une plus forte liaison à sa divinité humanisée. » (ÉCRITS SPIRITUELS DE LOUISE DE MARILLAC, éd. 1983, p. 730 ; cf. CRC n° 353, février 1999, p. 33)

Notre Père a fait de ce texte un commentaire "extasié" :

« L'épître de ce jour » est la prosopopée de la SAGESSE qu'on lit au Livre des PROVERBES, chapitre 8, appliquée par la liturgie de cette fête de la "Conception" à la Vierge Marie.

« La sainte a rêvé sur ce texte dont elle avait entendu la lecture avant de se coucher et de s'endormir. Le songe se déroule en plusieurs phases. Elle a vu d'abord une "obscurité" inhabituelle "en plein midi", comme serait un début d'éclipse, grandissant lentement jusqu'à "une nuit très obscure", comme serait une éclipse totale. Étonnement "de tout le monde" : on n'avait jamais vu pareille noirceur, en plein midi ! Effroi, comme il arrive toujours aux animaux les jours d'éclipse. Mais ici, il s'agit de ténèbres spirituelles.

« La sainte, pour sa part, en éprouve plutôt une disposition de soumission intime "à la divine Justice". Ce songe vient de Dieu, comme une vision d'Apocalypse, avertissement d'un châtiment mérité. Soumission : que Sa volonté soit faite !

« Un autre tableau succède au premier, dans une cohérence qui montre bien l'origine surnaturelle de ce songe. Comme à la fin d'une éclipse, la clarté du jour revient et paraît, en "un ciel fort élevé", qui est le séjour de Dieu, naguère visité par saint Paul : "Je connais un homme dans le Christ qui, voici quatorze ans, était-ce en son corps ? Je ne sais ; était-ce hors de son corps ? Je ne sais ; Dieu le sait... Cet homme-là fut ravi

jusqu'au troisième ciel. Et cet homme-là, était-ce en son corps ? était-ce sans son corps ? je ne sais, Dieu le sait, je sais qu'il fut ravi jusqu'au Paradis et qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de redire." (2 Co 12,2-4) »

La théophanie de Tuy a renouvelé en faveur de Lucie ce ravissement « au troisième ciel » dont bénéficia saint Paul, avec la même interdiction à la clef : « Je reçus sur ce mystère des lumières qu'il ne m'est pas permis de révéler. » (Frère François, FATIMA, SALUT DU MONDE, p. 224)

Comment nous représenter le songe prophétique de sainte Louise de Marillac dans sa dernière phase ? « comme une figure de celle qui nous représente la Transfiguration », écrit-elle. Notre Père commente : « Point de frayeur cette fois, mais surprise "de grand étonnement" et action de grâces, accompagnée d'une souffrance physique cause de son réveil. Comme il arriva aux disciples, témoins de la Transfiguration du Seigneur sur le mont Thabor, annonçant sa glorification à venir, mais par la souffrance (Mt 17,12).

« Contre l'ordinaire » des songes qui se dissipent au contact de la réalité, celui-là impose l'identité de la « figure de femme » aperçue en rêve, et l'interprétation de sa « Transfiguration » comme « le commencement de la lumière que le Fils de Dieu devait apporter au monde ».

La Transfiguration de la Mère annonce celle du Fils avec une antériorité qui ramène la méditation de la sainte à la prosopopée de la Sagesse, l'« épître » du jour, où cette antériorité est marquée par rapport à toute la création. L'application qu'en fait la Sainte Église à la Vierge Marie se conjugue avec la vision du songe pour imposer l'idée de la préexistence de la Sainte Vierge, formulée par la sainte religieuse avec une précision admirable. Elle marche d'un bon pas dans ce sentier si étroit, si élevé... comment ne pas la suivre lorsqu'elle pousse la barrière des théories abstraites, scolastiques ? Notre Père s'y engageait avec enthousiasme, non sans avoir observé que « rien ne distingue la Vierge des autres créatures dans la pensée de Dieu si elle ne s'y trouve que par la "prescience" en laquelle Dieu connaît tout, dans son éternel présent » de ce qui est sur terre, au ciel et dans les enfers. Mais la Sainte Église fait davantage : elle applique à la Sainte Vierge « son être devant la Création du monde ». Qu'est-ce à dire ? Rien d'autre que ce que nous lisons dans la liturgie de la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre : « Le Seigneur m'a conçue au début de ses desseins, avant ses œuvres les plus anciennes. » (Pr 8,22)

Le latin traduit *possedit me*, « m'a possédée »,

INTERMÈDE : PRÉEXISTENCE

« **J**E ne veux pas disputer avec les théologiens, pour savoir de cette présence de **MARIE** dans les siècles des éternités divines, si elle est de toujours à toujours, ou de l'origine des temps à la fin des temps et des jours, ou du moment de la création du premier homme et de la première femme, je n'en saurais discuter savamment, et encore moins sais-je, comme eux tous le savent indubitablement ! si cette présence de **MARIE** au Père, au Fils, au Saint-Esprit, et son amour d'elle, répondant au leur, est encore une simple conception idéale, une pensée de Dieu, oui ! si **MARIE** est éternellement et à jamais une première et merveilleuse idée divine, figée dans l'immuable éternité de la sagesse divine, là où, sans le savoir, le sentir ni le vivre, nous sommes aussi, et toutes choses, des idées... ou si **MARIE** est dès l'aurore du monde, dès avant le lancement du balancier de la grande horloge cosmique, le *big-bang* initiateur, si elle est déjà esprit et cœur, âme vivante, déjà notre Reine, avant notre autorisation d'exister, éternellement saisie d'admiration, adorante, et dans une pureté supérieure à celle d'aucune créature décevante de ce Dieu qui se propose à son regard et à ses lèvres spirituelles comme Père, Époux et Roi, Esprit infus en elle, en plénitude d'amour mutuel, trinitaire, éternel.

« Je ne sais ! Qui le sait ? Je ne sais même pas ce que veulent dire les sages et les savants, quand ils pensent qu'en Dieu sont des Idées éternelles, et des Amours de ces Idées, et des vouloirs être de ces Idées aimées, sans que pourtant rien n'en existe vraiment, pas même une miette, laissant pendant une éternité d'avant ce qui sera plus tard, dans les années d'après, le monde et toute son histoire, des myriades d'anges bien chantant, et des multitudes d'êtres humains,

saints et saintes bien vivants pour une destinée bienheureuse, laissant mon esprit écartelé entre la pensée d'un Dieu d'avant, éternellement et nécessairement solitaire en ses trois Personnes se réjouissant l'une l'autre et la troisième sans aucun témoin, ni aucune confidente, ni fille, ni épouse, ni mère – mon Dieu, quel ennui pour vous ! – et passant d'un saut-en-longueur-record, à l'avenir du monde, après sa fin, à la pensée de ce même Dieu d'après, éternellement et gracieusement comblé de multitudes d'anges et de saints remplissant, enfin ! toutes les immenses salles et chambres de son céleste palais !

« Il me vient alors une demi-mesure. Une modeste manière d'intermédiaire entre le Tout d'avant, absolument dépourvu de cadeau de Noël, ni mère, ni enfant nouveau-né dans la crèche, et le Tout d'après, absolument encombré de milliards d'adorateurs, et cet intermédiaire, c'est une Immaculée Idée des Personnes divines faite Vierge vivante, adorante, aimante... si petite qu'Elle ne porte aucune ombre à la solitude, à l'unicité, à la perfection ni à l'altière béatitude du Dieu d'Aristote, l'Acte pur... et cependant qu'en Elle déjà se trouve créée une telle merveille et perfection de sagesse, de soif d'adoration, et de vaillant amour, que tout le poids et le volume et le nombre et la figure du reste de l'univers n'y ajoutent pas le moindre surcroît d'être, de vie, de vertu.

« Au point que, si seulement les théologiens et les métaphysiciens me donnaient la permission d'imaginer la toute sage et belle, et espérante et aimante Immaculée Conception : **MARIE** toujours Vierge, dans les embrassements éternels du Père et du Fils l'envahissant de leur Esprit d'amour saint et créateur, il me semble qu'avant le monde tout le monde était déjà en Elle, en son **CŒUR**

IMMACULÉ et, qu'après, tout ce monde s'y retrouvera sans que rien en Dieu n'ait vraiment changé, cependant que pour nous autres, changement inouï, d'une seule fois et pour toujours, enfantés de **MARIE**, créés pour Elle par la divine triade, nous serions en ce court intervalle passés du néant à l'être et de l'être terrestre à la béatitude céleste.

« La différence n'est pas grande, et c'est pourquoi je ne retiendrai même pas l'attention de nos vrais philosophes et de nos grands théologiens dont je ne suis même pas le dernier. La différence n'est émouvante que pour les simples et les pauvres, les ignorants et les martyrs de la vie, parce qu'ils espèrent fortement, immensément aller la voir un jour au Ciel dans la patrie ! mais ils n'en ont vraiment la certitude qu'en pensant d'Elle que depuis toujours, évidemment, elle est, Elle, dans les bras du Bon Dieu, qu'ils se connaissent et s'aiment absolument depuis toujours ! et qu'enfin si Jésus est, il a bien fallu qu'éternellement elle ait été sa mère terrestre et qu'elle soit toujours de même, **MARIE IMMACULÉE**, la Mère du Bon Dieu ! Alors, elle nous connaît bien, elle sait bien ce que nous sommes, que nous n'étions que misère et même rien du tout, que nous sommes devenus à travers les milliards d'années, à sa prière, sous son regard, objets de miséricorde et donc que bientôt nous serons transformés de misère en miséricorde, en gloire et béatitude auprès d'Elle dans le sein du Père, de notre bon Père Céleste.

« Tout cela dit par manière de louange à **MARIE**, comme en un prologue de pauvre à l'Évangile de **MARIE**, sans prétention, et faites comme si c'était du délire sans consistance d'un esprit simplement dérangé... ! » (25 décembre 1997).

ABBÉ GEORGES DE NANTES.

mais le verbe hébreu *qanani* est traduit par le grec : « *m'a créée* ». Cependant, le verbe *qâna* ne signifie pas “créer”. Employé par Ève « *qui conçoit et enfanta Caïn, elle dit : “J’ai acquis un homme de par Yahweh.”* » (Gn 4, 1) Elle ne dit pas qu’elle l’a “créé”... Elle l’a seulement “conçu”. Ainsi en va-t-il de la Sagesse, qui continue : « *Dès l’éternité, je fus sacrée, dès le commencement, avant l’origine de la terre.* » (Pr 8, 23) Le verbe hébreu *nâsak* est le même que celui du Psaume 2, touchant le Messie : « *C’est moi qui ai sacré mon roi sur Sion, ma montagne sainte.* » (Ps 2, 6)

« *Le chaos primitif n’existait pas encore et j’étais déjà enfantée.* » (Pr 8, 24) Appliqué à l’« être » de la Sainte Vierge, ce texte lu en latin par sainte Louise évoque successivement sa « *conception* » (*et ego jam concepta eram*) puis sa naissance (*ego parturiebar*).

À tout cela, l’esprit de la sainte religieuse a « *acquiescé* » avec une vigueur extraordinaire, « *pensant que non seulement elle était de toute éternité en l’idée de Dieu par sa prescience, mais encore préférablement à toute autre créature pour la dignité à laquelle Dieu la destinait de Mère de son Fils* ». Ce n’est donc pas tant par une antériorité temporelle qu’elle précède les autres créatures, mais c’est par la place qu’elle tient dans la pensée de Dieu. Toutes les autres créatures ensemble ne sont rien en comparaison de la Vierge Marie conçue par Dieu pour être la Mère de son Fils. Sa dignité est l’expression de cette vocation, de ce rôle qu’Elle va jouer, Dieu le sait. Et Elle aussi le sait.

« *Il a su...* » Qui “il”? « *Son être* » : mot choisi entre mille avec un merveilleux à-propos métaphysique, pour désigner « *son être* » dans son existence concrète, tellement parfait qu’il était déjà existant, consistant : elle a su qu’elle avait été voulue « *avant la création de toutes choses terrestres qui pouvaient être témoins du péché de nos pères* ». La Vierge Marie est l’Immaculée Conception parce qu’elle est venue avant la création, avant que le péché originel n’apparaisse, et même avant qu’aucune créature ne survienne qui pourrait un jour en être témoin. Elle est tout à fait séparée, antérieure donc, dans sa venue auprès de Dieu, chez Dieu, à tout ce qui va être abîmé, souillé par le péché.

« *Dieu a voulu faire un acte de sa volonté spécifiée pour la création de l’âme de la Sainte Vierge* » : dès le moment où Dieu a décidé de la faire exister, il l’a vue, il l’a “conçue”, il lui a donné d’être, comme Celle qui *saurait* être la Mère de Dieu. Elle est venue à l’être d’une manière tout à fait particulière, création de cette âme avant même qu’il soit question de son corps.

« *Et ce pourrait aussi avoir été un acte effectif.* » C’est véritablement un acte divin particulier, qui fait venir à l’existence l’âme de la Vierge Marie avant

même qu’aucune autre créature n’apparaisse, ange, homme, terre ou ciel. En raison de sa vocation de Mère de Dieu qui la met au-dessus de tous et de tout. Et donc, la Vierge Marie est avec Dieu, existentiellement, bien avant le péché originel ; avant le commencement du monde, elle est coéternelle à Dieu. Saint Thomas lui-même n’y saurait contredire, lui qui admet comme métaphysiquement plausible, sur la foi d’Aristote, l’éternité de la matière !

« *Ce que je soumets entièrement à la Sainte Église* » : admirable réserve ! couronnant une extraordinaire audace ! N’y ayant là aucune curiosité indiscrete, ni vanité... mais seulement le désir d’« *honorer davantage la Sainte Vierge* », par sublime tendresse et dévotion envers notre Mère plus divine qu’humaine, comme infinie par participation ; elle est dans l’amour infini, elle est la liberté de l’amour infini, de toute éternité, parce qu’elle a toujours existé et qu’elle existera toujours. Voilà ce qu’on osera peut-être dire un jour, dans le sillage de sainte Louise de Marillac... et de l’abbé de Nantes.

« *Et lui renouveler notre dépendance* », dans les termes proposés par la “pensée” qui vient ensuite, comme l’expression de la consécration, renouvelée chaque 8 décembre, par la « *Compagnie* », depuis sa fondation et jusqu’aujourd’hui.

« *Adorez* » : comme on adore la Croix, à cause de Jésus qui y est attaché ; ou le Saint Suaire en raison du Précieux Sang dont il est empreint. Sachant qui Elle est, quoi de plus légitime ?

SIGNE DE CONTRADICTION

On lit au numéro 62 de la constitution *LUMEN GENTIUM* du concile Vatican II, que « *l’Église professe sans hésitation le rôle subordonné de Marie* », alors que la prière millénaire de l’Église, citant l’Écriture, ne cesse de la mettre au commencement et à la fin des œuvres du Très-Haut. Après avoir affirmé, au contraire son « *rôle subordonné* », le texte de la constitution du Concile sur l’Église ajoute : « *Elle ne cesse d’en faire l’expérience ; elle la recommande au cœur des fidèles...* » “Expérience” concluante : soixante ans après le Concile, avec le pape François, le “Synode sur la synodalité” ne réserve aucun “rôle” à la Sainte Vierge, bien qu’Elle soit devenue au fil des siècles, observe frère Pierre-Julien de la Divine Marie, « la grande évangélisatrice des temps modernes avec les innombrables sanctuaires qu’elle s’est elle-même choisis pour y attirer les pauvres âmes ployant sous leurs misères et leurs péchés, mais demandant humblement grâce et miséricorde pour se convertir et mener une vie meilleure ». (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 248, octobre 2023, p. 26)

(père Bruno de Jésus-Marie.

PROLOGUE À L'ÉVANGILE DE JÉSUS-MARIE, SELON SAINT JEAN

« *IL est vivant, le Dieu d'Israël devant qui je me tiens.* » Tel fut le kérygme du prophète Élie devant sa génération apostate, que nous avons appris l'an dernier à chanter devant le tabernacle (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 236, septembre 2022), où Jésus demeure en son Corps, son Sang, son Âme ressuscités et sa divinité. Et avec Lui, près de Lui, depuis toujours et pour toujours, est vivant le Cœur Immaculé de Marie, sa divine Mère et la nôtre, plus divine qu'humaine !

Cette année, nous avons étudié, médité l'histoire de leur vie terrestre, qui nous est racontée dans l'Évangile. Tout ce que nous y apprenons se rapporte à ces deux personnes vivantes, aujourd'hui présentes au Ciel et sur la terre, inséparables : Jésus et Marie, qui ne font qu'un Cœur, dont « l'unique cœur » de saint François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal n'est pas seulement l'image, mais le fruit, la copie conforme, car ils ont bu à cette source.

L'Évangile est un récit historique, véridique, attesté par des témoins oculaires, au sujet d'un homme qui a vécu parmi eux, comme l'un d'eux : ils l'ont vu et entendu, leurs mains l'ont touché, comme écrivait saint Jean dans sa première épître (1 Jn 1,1). Et avec Lui, toujours unie à Lui, comme son ombre, pour ainsi dire, les évangélistes nous montrent une Femme.

Lorsque nous les écoutons et lisons attentivement et dévotement, avec foi, les Évangiles nous rendent sensible aujourd'hui cette présence physique de Jésus et Marie, parce que l'Esprit-Saint qui les habite réside dans l'Église catholique à laquelle nous appartenons, pour nous révéler que Jésus n'était pas un homme ordinaire, qu'on croiserait dans la rue sans le remarquer. Dès leur première rencontre, les Apôtres ont été subjugués par la *clarté de sa Face*, et la douceur divine de son Regard, et peu à peu, au long de la vie publique, ils ont pénétré le mystère de son origine et de sa Personne : « *Qui est-il donc, Celui-là, que même la mer et le vent lui obéissent ?* » (Mc 4,41), disent-ils après qu'Il a apaisé la tempête qui menaçait de les envoyer par le fond du lac de Tibériade. Après la Pentecôte, par la médiation de la Sainte Vierge, l'Esprit-Saint les a introduits dans cette *Vérité tout entière*, qui est Jésus-Christ Lui-même, et les évangélistes la donneront à contempler dans leurs récits, pour que la simplicité humaine de ces faits historiques ne nous fasse pas oublier leur divine grandeur.

C'est pourquoi saint Jean confesse d'emblée, en prologue de son témoignage, la divinité de cet homme dont il va raconter la vie :

« *¹Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu. ²Il était au commencement tourné vers Dieu. ³Tout arriva par lui, et rien sans lui ne serait arrivé de tout ce qui arriva.* »

1. « *Au commencement était le Verbe :* »

Il faut entendre : au début de cette histoire que saint Jean va nous raconter, mais tout autant au commencement du monde dont il est question à la première page de la Bible, puisque *le Verbe*, la Parole de Dieu, a créé le monde : Dieu « *dit* », et le Ciel et la Terre sont.

Était mais au sens d'un éternel présent : EST déjà LE VERBE, dont l'existence pleine et entière est *tournée vers Dieu*. Non pas à côté, ni auprès, mais « *tourné vers* ». Quelqu'un, distinct de Dieu, mais en tout égal à Lui et pour tout dire : Lui-même, Lui aussi, *Dieu*. Le Verbe, la Parole de Dieu, qui ne fait qu'un avec Celui qui la prononce est la deuxième Personne de la Sainte Trinité, le Fils qui ne fait qu'un avec son Père.

Il en est ainsi « *au commencement* », mais aussi maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles !

Un texte de l'Ancien Testament nous parle déjà de l'existence d'une Sagesse personnifiée, en Dieu « *au commencement* », distincte du « Verbe » :

« *Yahweh m'a conçue, commencement de sa voie, avant ses œuvres, depuis toujours. Dès l'éternité je fus sacrée, dès le commencement, dès les origines de la terre. Quand les abîmes de la terre n'existaient pas, je fus enfantée.* » (Pr 8,22)

La « *Sagesse* », qui parle ainsi est donc d'avant le péché originel, coéternelle au Verbe, et « *sacrée* », c'est-à-dire ointe du Saint-Esprit, « *au commencement* », mais avec cette précision : « *au commencement de sa voie* », c'est-à-dire de l'histoire.

3. L'Évangéliste saint Jean continue : « *Tout arriva par lui, et rien sans lui ne serait arrivé de tout ce qui arriva.* »

C'est donc que ce Verbe divin, dès le premier moment de notre histoire et toujours, est créateur et maître de tout. Or les livres sapientiaux nous montrent la Sagesse personnifiée assistant, applaudissant à cette grande œuvre de la Parole créatrice de Dieu, et régnant avec Lui sur toute la terre :

« *²⁷Quand il affermit les cieux, j'étais là (...) à ses côtés, ³⁰JE SUIS, enfant chérie ; JE SUIS.* » (Pr 8,29-30)

Elle n'est pas Dieu, mais elle est son « *Enfant chérie* ». « *Conçue* », « *enfantée* », « *sacrée* » par Lui, Elle en porte le Nom révélé à Moïse dans le Buisson ardent : « *JE SUIS* ». Et c'est pourquoi, elle peut dire : « *Sur toute la terre, chez tous les peuples et toutes les nations, j'ai régné.* » (Si 24,6)

C'est dire que tous les événements de l'histoire des hommes ont reçu de cette Conception *chérie* de Dieu et de *ce Verbe tourné vers Lui*, leur consistance, leur marque, leur raison cachée. On pourra étendre ce règne jusqu'au plus loin et au plus profond des natures et de l'être premier des choses de l'univers. Tout a été créé par le Verbe divin et la Sagesse divine, à leur Image.

Ceux qui ont rencontré ce Verbe divin fait chair, le Christ, de son vivant ici-bas, car c'est de Lui qu'il s'agit ! du seul fait qu'ils l'avaient en face d'eux, qu'ils le regardaient, avaient l'intuition, l'impression plus ou moins claire, que ce Jésus pouvait tout, que ce Jésus était tout, que ce Jésus avait toute puissance et toute science, et que tout pouvoir découlait de ses mains, que toute révélation sortait de sa bouche.

4-5. « *En lui est la vie et la vie est la lumière des hommes. Et la lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne purent l'étouffer.* »

Tout d'un coup, cette intrusion des "ténèbres" révèle un drame, une lutte tragique entre ce Verbe qui est la source de la vie, de la beauté, de la grâce en ce monde, qui est lumière des esprits, d'une part, et *les ténèbres*, d'autre part, qui sont les puissances infernales. Ce sont les démons qui, depuis leur chute dans « *les abîmes* », s'efforcent de contrer l'œuvre de vie et de lumière du Créateur du monde. Ils ont entraîné Adam et Ève, créés par Dieu à son Image, à se révolter contre Lui. Depuis, ces puissances infernales règnent sur le monde, et cependant elles n'ont pu *étouffer* la lumière qui brille dès le commencement aux yeux de toute chair. La promesse faite à nos premiers parents demeure ; à la fin, *la Femme* mystérieusement présente auprès de Dieu *écrasera la tête* du serpent. Parce que « *contre la Sagesse le mal ne prévaut pas* » (Sg 7,30)...

Il n'empêche que pour n'être pas totale, la victoire des ténèbres est impressionnante, affligeante tout au long des siècles, et elle demeure menaçante à l'instant du temps où nous voilà. Si rien ne survient...

Mais l'Évangéliste continue.

6-8. « *Arriva un homme envoyé de Dieu, nommé Jean. Il vint pour le témoignage, pour rendre témoignage à la lumière afin que tous crussent par lui. Mais il n'est pas la lumière, lui dont la mission est de porter témoignage à la lumière !* »

Avec une tranquille hardiesse, saint Jean l'évangéliste passe de l'invisible : « *le Verbe tourné vers Dieu* », la vie, lumière des hommes, au visible : de l'intemporel et de l'universelle histoire des peuples, à un homme, Jean-Baptiste, et à sa mission en apparence bien mince, en son fond énorme, fantastique. Puisque, par elle seule, tous les humains sont appelés à sortir des ténèbres, à croire en la lumière ! Le Baptiste est invoqué déjà par saint Jean, comme

le témoin d'avant, le Précurseur dont l'existence à elle seule fait preuve et justifie la foi des disciples.

9-10. « *Le Verbe est la Lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme venant en ce monde.* »

Le Verbe, Lui, la vraie Lumière, est dans le monde, et les hommes qui y paraissent de génération en génération sont appelés à naître par ce Verbe, Parole de Dieu. Ce monde humain, *ce monde arriva par lui*, et pourtant voilà bien l'étouffement tenté par les ténèbres diaboliques, *ce monde ne L'a pas connu* ! Il ne l'a pas remarqué, pas vu... C'est consternant, c'est même effrayant pour le salut du monde. Tels sont bien les ravages opérés par l'ignorance, l'impiété, l'idolâtrie qui se rencontrent à toutes les pages de l'histoire humaine, de la Bible elle-même.

Tout est-il donc perdu ?

Non, car « *Le Verbe est venu chez lui* », dans ses biens, sur ses terres. Ici, l'histoire franchit un seuil. C'est une date majeure que la précédente, mineure, celle de l'apparition de Jean le Précurseur, laissait présager. Il y a continuité dans cette révélation abrupte de l'identité de Jésus de Nazareth. Dans cette continuité, le passage de l'invisible au visible, de l'éternel au temporel est là, dans cette *venue* du Verbe *dans son bien* : sa terre, et plus précisément dans cette Terre promise aux Hébreux, conquise par eux non sans le secours divin, et conservée, perdue, rendue jusqu'à ce jour où « le Ciel a visité la terre ».

Est-ce donc le salut ? Pas encore ! Ce n'est pas si facile, car *les siens ne l'accueillirent pas*. Il foula le sol de sa patrie, il visita ses terres, oui, mais ses créatures devenues son peuple d'élection, ses frères, le boudèrent et pire encore... Jean pour le moment n'en dit pas davantage, mais ce constat est déjà suffoquant.

12-13. « *Mais à ceux qui l'accueillirent, il donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu.* » Ah ! quel soulagement, quelle joie d'apprendre qu'ils ne le rejetèrent pas tous ! Nous allons maintenant d'éblouissement en éblouissement. Jean explique cet accueil qui obtient une si merveilleuse récompense. Elle est donnée... à *ceux qui croient en son nom*, c'est-à-dire à son être intime, à son origine, à sa mission, à *Lui qui ne fut engendré ni des sangs, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu*. Il était impossible d'évoquer de manière plus délicate, plus pudique et cependant plus précise et parfaite, l'œuvre sublime, unique, de la conception et de la naissance de ce Verbe divin du sein de Marie toujours vierge.

Jésus n'est pas né du mélange *des sangs*, ni d'une passion charnelle ni d'une décision humaine, mais totalement et exclusivement *de Dieu*. Tel est le mystère de l'origine du Christ. Et cependant, c'est bien à une naissance en la chair qu'aboutit cette « opération du Saint-Esprit ».

Ces versets suffisent à comprendre que saint Jean nous transmet le témoignage qu'il a reçu de la Vierge Marie. Pendant de longues années, l'Évangéliste a été à son école, après que Notre-Seigneur l'a confié à Elle du haut de la Croix. Autrement, comment saurait-il si bien dire à la fois la génération éternelle du Verbe, fils de Dieu, et sa naissance humaine, du sein virginal de Marie ? Ce qu'il nous enseigne provient de la méditation de la Vierge-Mère Elle-même, *qui conservait avec soin toutes ces choses, les méditant dans son Cœur*, nous dit saint Luc, et qui les a racontées à son fils adoptif, ami de saint Luc.

14. « *Et le Verbe devint chair et il habita parmi nous.* » Tel est donc le mystère de sa *venue* en ses biens, et finalement *chez les siens*. Commencée sans doute depuis les temps lointains d'Abraham et de Moïse, comme d'une *venue* et d'une *inhabitation* spirituelles ; elle s'est faite corporelle, humaine, dès lors qu'une Vierge fidèle, mérita par sa perfection d'être fille de Dieu et digne tabernacle de son Verbe...

C'est ici l'accomplissement de tout l'Ancien Testament, depuis la promesse du salut, par la *Femme et sa Semence*, faite à Adam et Ève, renouvelée au roi Achaz par le prophète Isaïe : *Voici que la Vierge est enceinte, Elle enfantera un Fils qu'Elle appellera Emmanuel*. Désormais, le Verbe-Dieu et la Sagesse divine, personnifiée en l'Immaculée Conception, tabernacle du Saint-Esprit, sont parmi nous, ils partagent notre condition, pour accomplir le grand dessein divin de grâce et de miséricorde.

... « *Et nous contemplâmes sa gloire, gloire qu'un Fils unique reçoit de son Père, dans la plénitude de grâce de sa vérité.* »

L'Évangéliste nous apprend, en passant, la fine identité de Jésus, identité éternelle rendue accessible par son identité temporelle : *Fils unique... de Dieu* en sa naissance terrestre, il nous est dit « *Monogène* » du *Père* en sa vie éternelle. Et dès lors, la gloire qui lui est donnée dans le Ciel se laissera contempler sur sa face humaine de Verbe fait chair.

Aux hommes gisants dans les ténèbres, cette manifestation de Dieu apporte un trésor de lumière que saint Jean décrit dans une expression redondante de bonté et de bienfaits : *la plénitude de grâce de la Vérité*. Tout cela est sublime.

15. « *Jean rend témoignage à son sujet. En effet il a crié* » – le « *cri* », *kérygme* en grec, est le mode d'expression des prophètes proférant leurs oracles en présence de Yahweh – *disant : Celui qui vient derrière moi, le voilà passé devant moi, parce qu'avant moi il était.*

Jésus, venu après Jean, n'en est pas moins ce Verbe de Dieu présent dès le commencement du monde, et ainsi méritant infiniment de passer devant lui dans la foi et l'estime des hommes.

Et voici la conclusion de cette incomparable profession de foi de l'évangéliste :

« *Oui, de sa plénitude nous avons tous reçu, et d'une grâce à une grâce meilleure.*

Car la Loi fut donnée par Moïse,

mais la grâce de la vérité arriva de Jésus-Christ. »

Ainsi s'achève ce Prologue dans une grande lumière où tout se rassemble et luit. Le don de Dieu s'est fait par étapes, *d'une grâce à une autre*, d'une aide divine première à une seconde meilleure, et dès lors parfaite. La première de ces deux grâces d'alliance fut la Loi donnée par Yahweh à son peuple élu, par l'entremise de Moïse, et c'était un bien qu'on aurait tort d'opposer à ce qui viendrait plus tard. Mais ce n'était pas la plénitude. Il fallait que le Verbe divin lui-même *vienn*e en personne, *dans la chair, parmi nous*, et qu'il *demeure chez les siens* assez longtemps pour qu'on le voie, qu'on le contemple, qu'on l'écoute et le comprenne, nous livrant mieux que la Loi, qui n'est qu'une règle de conduite : la Vérité qu'Il est lui-même.

C'est alors que toute l'identité de Celui dont il témoigne est si bien dévoilée que Jean le nomme, non plus de son *Nom* divin, mais de son nom historique de « *Jésus* » accompagné de son titre de « *Christ* », en lequel se résume sa mission de salut : *Jésus-Christ*.

18. Restait à rapprocher le Nom divin du nom humain, pour exprimer la Vérité de cet homme singulier et répondre ainsi à la question tout à fait primordiale : que venait donc faire un Dieu ici-bas, qui le contraigne à revêtir notre chair et, d'une péripétie à l'autre, en arriver à être condamné à mort, et crucifié ? Saint Jean le dit en peu de mots :

« *Nul n'a jamais vu Dieu, un Dieu Fils unique étant plongé dans le sein du Père, Lui, l'a révélé.* »

Voilà comment nous arrivent ces deux Noms tout beaux, tout neufs, de *Fils unique*, « *Monogène* », et de *Père*. Et, plus audacieusement qu'il est imaginable, voici que Jean les embrasse et jette l'un *vers* l'autre, l'un *en* l'Autre, par cette expression grecque intraduisible qui évoque aussi bien l'étreinte des amants que l'enfouissement de l'enfant contre le sein de sa mère, dans ses bras qui l'enclosent, et le participe présent suggérant un mouvement éternel : le Dieu Fils *étant*, dit-il, jeté *vers le sein du Père*. Ainsi étreint et étreignant, Lui, le Verbe de ce Dieu que *nul n'a jamais vu* de ses yeux, ni entendu de ses oreilles, ni touché de ses mains, *nous l'a raconté* ; nous L'a fait voir, et entendre et toucher en sa propre Personne de *Verbe fait chair*. Il nous *L'a révélé*. N'est-ce pas le secret temporel de son Nom éternel ? Et n'est-ce pas pourquoi, à ceux qui croient en sa naissance humaine virginale, *il donne le pouvoir de devenir, tournés vers le sein du Père*, avec Lui et en Lui, *enfants de Dieu*, par la médiation maternelle de la Vierge Marie sa Mère ?

(père Bruno de Jésus-Marie)

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-MARIE

LES ÉVANGILES DE L'ENFANCE

« **P**UISQUE beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui furent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la Parole, j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé exactement de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi l'exposé suivi, excellent Théophile, pour que tu te rendes bien compte de la sûreté des enseignements que tu as reçus. » (Lc 1, 1-4)

Ce sont les premiers versets de l'Évangile selon saint Luc, qui nous annoncent une œuvre scientifique, d'historien rigoureux. Mais aussi une œuvre religieuse : l'excellent Théophile, c'est celui qui aime Dieu – de même que Philothée, à qui saint François de Sales adresse son *INTRODUCTION À LA VIE DÉVOTE* –, c'est vous-même, ami lecteur, si vous voulez bien lire cette histoire comme une révélation divine.

En effet, les événements que nous rapportent les Évangélistes manifestent des mystères, nous faisant

connaître Jésus-Christ dans toute sa vérité historique et mystique. Ainsi des *Évangiles de l'Enfance*. On désigne sous ce nom les récits des « *origines* » du Christ, contenus dans les deux premiers chapitres de saint Luc et de saint Matthieu. Les épisodes qu'ils nous transmettent avec soin, les anecdotes souvent charmantes, parfois pathétiques nous révèlent le même mystère que proclame saint Jean dans son Prologue en termes théologiques sublimes : le mystère de l'Incarnation virginale du Verbe Fils unique de Dieu, pour le salut du monde, en accomplissement de l'Ancienne Alliance.

En trois mouvements, en trois actes, pourrait-on dire, nous allons assister, dès les premiers chapitres des Évangiles, au basculement de plus en plus net de l'Ancien au Nouveau Testament et au partage de plus en plus tranché, dramatique, entre ceux qui accueillirent le Verbe incarné, Jésus-Christ, et ceux qui le rejetèrent.

ANNONCIATIONS

En premier lieu, de la même manière que saint Jean invoque, dans son Prologue, le témoignage de saint Jean Baptiste, saint Luc tient à commencer par nous raconter les circonstances de la naissance du dernier des prophètes.

L'ANNONCE DE LA NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE

« *Il était une fois...* » Eh bien, non ! Cette jolie formule, aimablement confuse, n'est pas de mise ici, car saint Luc ne nous raconte pas un conte, mais des événements historiques précis, dont il s'est enquis avec soin. Il commence donc :

« *Il y eut aux jours d'Hérode, roi de Judée – qui mourut en l'an 1 de notre ère (cf. “La date de la naissance du Christ, examen critique”, par frère Bruno Bonnet-Eymard, CRC n° 363, janv. 2000) –, un prêtre du nom de Zacharie, de la classe d'Abia, et il avait pour femme une descendante d'Aaron, dont le nom était Élisabeth. Tous deux étaient justes devant Dieu, et ils suivaient, irréprochables, tous les commandements et observances du Seigneur. Mais ils n'avaient pas d'enfant, parce qu'Élisabeth était stérile et que tous deux étaient avancés en âge.* » (Lc 1, 5-7)

C'étaient deux pauvres de Yahweh, tels que notre Père nous les a donnés à admirer, héroïquement fidèles à l'Alliance et entretenant toujours la flamme basse de l'antique espérance d'Israël. Dans un temps d'apostasie.

LE MOYEN TESTAMENT.

En effet, après le retour de l'Exil de Babylone, en 538 av. J.-C., le peuple juif n'avait plus jamais retrouvé sa pleine indépendance politique ni pu restaurer le Temple de Salomon et le culte de Yahweh dans toute leur splendeur. La conquête d'Alexandre le Grand, en 332, avait fait découvrir aux Hébreux l'humanisme grec raffiné et sa haute sagesse païenne. Beaucoup avaient succombé à cette séduction et d'autres aux persécutions d'Antiochus Épiphanes, en 170-164.

La guerre sainte menée par les Maccabées avait fait espérer la restauration d'Israël, mais bientôt, leurs successeurs avaient usurpé le sacerdoce et s'étaient corrompus. Depuis, le grand élan de l'Alliance qui emportait le peuple de Dieu depuis Abraham semblait s'épuiser et Jérusalem se perdait dans la confusion des partis et des sectes : les sadducéens, grands prêtres matérialistes et corrompus ; les pharisiens et les scribes, théologiens laïcs, perfides et orgueilleux ; les esséniens avides de purifications, mais qui rejetaient le Temple, son clergé, sa liturgie et tout le peuple, pour se croire, eux seuls, le petit reste fidèle à Dieu.

La littérature essénienne, retrouvée en 1947 à Qumrân, au bord de la mer Morte, témoigne d'une fervente attente messianique : c'est ce que notre Père appelle le MOYEN TESTAMENT, qui fait le lien

entre l'Ancien et le Nouveau, pendant ce dernier siècle avant le Christ. Cette espérance était attisée par les prophéties du prophète Daniel à qui l'archange Gabriel avait révélé un comput de soixante-dix semaines d'années au terme desquelles devrait paraître le Messie. Or, ce décompte s'était achevé depuis un siècle et rien ne venait !

Dans le peuple, les humbles fidèles, les pauvres d'Israël, restaient soumis aux diverses autorités corrompues ou usurpées, dans une inaltérable confiance en Dieu et l'observance de la Loi. C'était là que subsistait la seule tradition vivante et authentique et c'est parmi eux que nous trouvons Zacharie et Élisabeth.

L'ANNONCIATION À ZACHARIE.

La scène d'ouverture de l'Évangile selon saint Luc est magnifique. Notre Père n'hésitait pas à la comparer aux plus belles théophanies de l'Histoire sainte. Elle se déroule à la fin du mois de septembre de l'an 2 avant notre ère – nous le savons avec certitude, depuis la publication, en 1995, d'un calendrier liturgique du Temple découvert à Qumrân.

Au cœur de la Ville sainte, Jérusalem ; dans le Temple de Dieu que le roi Hérode le Grand était en train de reconstruire avec magnificence ; tandis que tout le peuple est rassemblé sur l'esplanade, en prière, le saint prêtre Zacharie entre dans le sanctuaire, selon le rite sacré, pour y renouveler les braises et l'encens qui brûlent en permanence sur l'autel des parfums, devant le Saint des Saints, où demeure la Présence de Yahweh. En quelques versets, c'est le tableau de toute la grandeur sacrée de l'Ancien Testament.

« Alors lui apparut l'Ange du Seigneur, debout à droite de l'autel de l'encens. À cette vue, Zacharie fut troublé et la crainte fondit sur lui. Mais l'ange lui dit : “Sois sans crainte, Zacharie, car ta supplication a été exaucée.” » (v.11-13)

Quelle supplication ? La prière séculaire du peuple juif et spécialement celle du prophète Daniel, dont cette scène rappelle de très près les apparitions de l'archange Gabriel : *« Vois nos désolations et la ville sur laquelle on invoque ton nom ! »* suppliait Daniel. *Seigneur, écoute ! Seigneur, pardonne ! Seigneur, veille et agis ! Ne tarde point ! »* (Dn 9,18-19)

Voici qu'enfin le Ciel répond et révèle à Zacharie le moyen de la conversion d'Israël : la naissance miraculeuse d'un enfant, du sein stérile de sa vieille épouse : *« Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean. »* (v. 13)

Cet enfant sera consacré à Dieu, comme Samuel et Samson dans l'Ancien Testament, s'abstenant de vin et de boisson forte. Plus remarquable, il sera *« rempli d'Esprit-Saint dès le sein de sa mère »* (v. 15), ce qui évoque le prophète Jérémie ou le mystérieux Serviteur de Yahweh annoncé par l'Inconnu de l'Exil (Is 49,1).

Surtout, l'Ange achève son oracle en citant le dernier verset du livre de Malachie, qui annonçait le retour du prophète Élie avant la fin des temps. Or il s'agit du dernier verset du dernier chapitre du dernier livre de tout l'Ancien Testament : c'est dire quel seuil cet enfant doit faire franchir à son peuple ! *« Il marchera devant Dieu avec l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener le cœur des pères vers les enfants et les rebelles à la prudence des justes, préparant au Seigneur un peuple bien disposé. »* (v. 17)

Hélas ! Le premier père qui doit se convertir à son enfant, c'est Zacharie lui-même qui refuse de croire au miracle annoncé. Il personnifie son peuple, peuple à la nuque raide, toujours rebelle à son Dieu.

Le châtiment est immédiat : Gabriel frappe Zacharie de mutisme. Cette scène commencée avec toute la splendeur de l'Ancien Testament s'achève donc de façon décevante, même si nous apprenons qu'au retour de son époux, Élisabeth conçoit effectivement un enfant.

Heureusement, saint Luc entame aussitôt un autre récit, comme le second volet d'un diptyque.

L'ANNONCIATION

Nous changeons complètement de décors. Six mois plus tard, le 25 mars de l'an 1 avant Jésus-Christ, bien loin de la Ville sainte, de la glorieuse Judée, saint Luc nous conduit dans le nord de la Palestine, en Galilée, dans une ville obscure nommée Nazareth. C'est la première fois que ce nom apparaît dans la Bible ! Comme on disait, à l'époque : *« Que peut-il sortir de bon de Nazareth ? »* (Jn 1,46)

Ayant quitté les splendeurs du Temple et du sacerdoce, nous entrons dans une humble maison et sommes mis en présence d'une *« vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David ; et le nom de la vierge était Marie »* (Lc 1,27).

Saint Luc ne nous en dira pas plus. Pourtant, d'habitude, cet historien précis a soin de nous présenter ses personnages : Zacharie de la classe d'Abia, Élisabeth fille d'Aaron, Joseph de la maison de David. Mais au sujet de Marie, rien. À nous en tenir à la Sainte Écriture, nous ignorerions même l'existence de sainte Anne et saint Joachim ! Notre Père y voyait un indice de la source de l'Évangéliste : le témoignage de la Vierge Marie, qui est restée discrète sur elle-même. Mais plus profondément, ce silence voile un secret : saint Luc nous laisse pressentir que les origines de cette Vierge sont mystérieuses.

AVE MARIA, JE VOUS AIME, Ô MARIE !

L'ange Gabriel entre chez elle et la salue.

« N'imaginons pas un ange avec toutes sortes de costumes d'ange, nous précisait notre Père. Chez saint Luc, les anges apparaissent toujours comme des »

hommes jeunes, beaux, resplendissants, revêtus d'une robe de lumière. » (sermon du 25 mars 1998)

Gabriel, le redoutable archange dont le nom signifie « *force de Dieu* », lui dont la vue avait rempli de terreur le prophète Daniel et le prêtre Zacharie, le voici qui s'incline devant cette enfant et la salue. Et de quelle manière !

« *Soyez dans la joie, comblée de grâce, le Seigneur est avec vous.* » (v. 28)

Saint Gabriel lui adresse les oracles des prophètes Sophonie et Zacharie qui annonçaient la joie messianique à Jérusalem : « *Réjouis-toi, triomphe de tout ton cœur, fille de Jérusalem ! (...) Yahweh est roi d'Israël au milieu de toi (...), héros sauveur !* » (So 3,14-17) Eh bien, la fille de Jérusalem, qui personnifie tout son peuple, la voici : c'est la Vierge Marie. Le Messie, son roi, son Dieu vient à elle.

Dans cette vierge, l'ange découvre une telle beauté, une telle sainteté, qu'il l'appelle « *comblée de grâce* ». Or, c'est aussi ce que saint Jean nous dit du Verbe de Dieu dans son Prologue : « *plein de grâce et de vérité* » (Jn 1,14). Quel rapprochement vertigineux !

Ce verset est capital : il est le fondement scripturaire du dogme de l'Immaculée Conception défini par le bienheureux Pie IX en 1854. Dogme dont la négation est le premier outrage au Cœur Immaculé de Marie dont Notre-Seigneur s'est plaint à sœur Lucie.

Cette jeune fille que nous découvrons est déjà toute divinisée par la grâce. Depuis quand ? Depuis toujours... La Vierge Marie est la fille chérie de Dieu le Père, la compagne éternelle du Verbe Fils de Dieu et la Colombe du Saint-Esprit.

En effet, poursuit l'ange, « *le Seigneur* » est avec elle. Le Seigneur, c'est-à-dire le Saint-Esprit qui demeure dans son Cœur comme en son Temple, sa Colombe, pour l'embraser sans cesse d'amour, la conseiller, la préparer à sa vocation surhumaine, que Gabriel vient lui annoncer.

Quelle merveille que cette humble vierge d'Israël ! « *Tout votre être est d'une noblesse inouïe, s'écrie notre Père dans une page mystique, parce que l'Esprit-Saint habitait en votre âme et lui donnait tous les jours de votre vie ces mouvements si purs, ces inspirations divines dont l'effet s'imprimait en traits d'une parfaite pureté et beauté sur votre visage et en tout votre être.* » (PAGE MYSTIQUE n° 81, « *Je vous salue, pleine de grâce !* » sept. 1975)

Cette salutation angélique, qui est devenue notre AVE MARIA, c'est le compliment le plus parfait, composé par Dieu lui-même, pour toucher le Cœur de sa fille bien-aimée. Et Notre-Dame le goûte si bien qu'elle ne se lasse pas de nous demander, à chacune de ses apparitions, de réciter tous les jours le chapelet, c'est-à-dire de le lui répéter cinquante fois !

Sur le moment, cette humble enfant fut troublée

par un tel hommage. Mais notre Père nous faisait remarquer que si Marie avait été confuse en voyant l'ange s'incliner devant elle, lui-même l'avait été bien davantage ! Il était ravi ! Il l'avait saluée d'un air de dire : « *Si vous saviez comme je vous aime ! Si vous saviez comme je vous admire !* »

Saint Gabriel se ressaisit néanmoins et reprend son discours, pour s'acquitter de sa mission :

« *Soyez sans crainte, Marie ; car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu.* » (v. 30)

Qu'est-ce qui charme ainsi le Cœur de Dieu quand il regarde la Vierge Marie ? Dieu aime ce qui est différent de Lui, ce qui a besoin de Lui, nous expliquait notre Père. Ainsi, ce que Dieu aime, dans la Sainte Vierge, c'est la faiblesse, la petitesse, parce que pour la force, il en a à revendre ! Nous le chantons d'ailleurs aux fêtes de la Sainte Vierge : « *Cum essem parvula, placui Altissimo. Parce que j'étais petite, j'ai plu au Très-Haut.* »

L'humilité de cette enfant était tellement parfaite que lorsque Dieu a voulu s'incarner, prendre la dernière place, il a trouvé Marie qui l'y attendait.

VIERGE ET MÈRE.

L'ange lui annonce alors l'accomplissement des prophéties : « *Voici que vous concevrez dans votre sein et enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de JÉSUS – c'est-à-dire : “Yahweh sauve”. Il sera grand, et sera appelé Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin.* » (v. 31-33)

L'ange parle lentement. Ces merveilles n'étonnent pas la Vierge Marie. N'est-elle pas le trône de la Sagesse, le Temple du Saint-Esprit ? Elle comprenait déjà que les prophéties annonçaient la venue en la chair d'une Personne divine, descendue d'auprès de Dieu. Maintenant, elle comprend aussi très bien que Dieu l'a choisie pour devenir la Mère du Messie.

Or, à cette époque de fiévreuse attente messianique, toutes les femmes juives aspiraient à cet honneur ! Et pourtant, à la gloire de cette maternité incomparable, Marie préfère le modeste bonheur de demeurer toute consacrée à Dieu, dans la virginité. Elle en avait fait le vœu, dès l'enfance. Saint Joseph, son fiancé, devait être son protecteur, dans un mariage virginal.

Aussi, tout en se mettant aux ordres du Bon Dieu, la Vierge Marie lui rappelle-t-elle son désir de demeurer toute sienne : « *Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ?* »

Cette protestation de fidélité à sa vocation d'épouse de Dieu seul a dû Lui plaire infiniment ! Loin d'être un obstacle au dessein divin, la virginité de Marie, qui la consacre tout à Dieu, devient le principe de sa Maternité divine, Dieu agissant librement et souverainement en Elle. C'est ce que lui explique l'ange :

« *L'Esprit-Saint viendra sur vous, et la puissance du Très-Haut vous prendra sous son ombre ; c'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera appelé Fils de Dieu.* » (v.35)

Et alors même que Marie n'a pas demandé de signe pour croire, Gabriel lui en donne un, tout de même, en lui annonçant la conception miraculeuse d'Élisabeth, dont nous apprenons au passage qu'elle est sa cousine.

LA SERVANTE DU SEIGNEUR.

Alors, Marie prononce son *fiat* : « *Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon votre parole !* » (v.38)

La Vierge Marie est très fine. Quand elle se dit la « *servante du Seigneur* », ce n'est pas pour faire de l'humilité, mais c'est une allusion au *Serviteur de Yahweh* annoncé par le second Isaïe dans la prophétie la plus précise de la vocation du Messie et spécialement de ses humiliations, de ses souffrances, du sacrifice de sa vie qu'il offrirait pour la rédemption des multitudes. Par cette seule parole, « *Je suis la servante du Seigneur* », la Sainte Vierge s'unit d'avance à toute la destinée de l'Enfant que Dieu lui donne, à ses souffrances et à sa mort. Elle s'y préparera toute sa vie. En même temps qu'une joie immense, l'Annonciation inspire donc à Marie sa première pensée de la mort du Christ, venant briser son Cœur Immaculé.

C'est à cet instant qu'a lieu le miracle de sa conception virginale : le Verbe s'incarne dans le sein de Marie.

« *Je sais maintenant par la science tout le détail et l'humble ordonnancement de ce miracle auquel étaient prédisposées les lois de la nature. Je sais l'ovule singulier, portant votre code génétique, ô Marie, son ADN retenant tout l'héritage de votre race et tout votre caractère, prêt à repartir sous l'opération du Saint-Esprit dans la fantastique réplique qui formerait un nouvel être si parfaitement semblable à vous que nul fils jamais ne ressembla tant à sa mère. Je sais la modification des chromosomes XX en XY qui déterminerait le sexe masculin de l'enfant, imperceptible miracle de cette facile parthénogenèse...*

« *J'assiste comme au microscope électronique, à la minute bouleversante où ce fruit détaché de vous se fixe, se creuse un nid et réussit la première opération de son développement autonome. Alors l'âme de Jésus vit en votre sein, Dieu est parmi nous caché dans ce Sanctuaire pourpre, ô royal Emmanuel ! Ah, tout ce mystère est inconnu des humains et connu de Dieu seul. Aucun homme ne vous a approchée, ô Marie, aucun désir charnel ne vous a émue, ô Vierge, aucun sang étranger ne s'est mêlé au vôtre, Immaculée Mère de Jésus !* » (PAGE MYSTIQUE n° 52, Noël 1972, « *En l'honneur de la Bienheureuse et toujours Vierge Marie* »)

Jusqu'alors, la Présence divine demeurait dans le Temple de Jérusalem, dans le Saint des Saints, sous

la forme d'une nuée. Mais la voici qui envahit la Vierge Marie. Désormais, le Temple de Dieu, l'Arche d'Alliance, c'est Elle !

« *Et l'Ange la quitta* », sa mission accomplie. Dans cette scène si humble, si cachée, s'est réalisée la plus grande merveille de l'histoire : par la médiation de Marie, en elle, la grâce de Dieu est rentrée dans notre monde pécheur.

Dans un troisième tableau, saint Luc nous raconte ensuite la rencontre des personnages de la première et de la deuxième annonciation, comme celle de l'Ancien et du Nouveau Testament.

LA VISITATION

« *En ces jours-là, Marie partit et se rendit en hâte vers la région montagneuse, dans une ville de Juda.* » (Lc 1,39)

« *En lisant cela, j'ai craqué*, disait notre Père. *J'ai vu la petite Sainte Vierge se mettre en route. Avec saint Joseph, bien sûr* », pour l'accompagner. Ce n'est pas dans le texte, mais c'est évident.

La Visitation, c'est une manifestation du Cœur de la Sainte Vierge. Elle est pleine de la flamme d'amour du Saint-Esprit, elle ne fait qu'un seul Cœur avec le Fils de Dieu qui s'incarne en elle, elle est pleine de la force de Dieu, pleine de joie aussi, et vite, la charité la presse de courir à travers la montagne de Juda au secours de sa vieille cousine. Son exemple doit nous entraîner !

À son arrivée, Marie n'a rien de plus pressé que de saluer et d'embrasser sa vieille cousine. Leurs ventres se touchent et, par ce simple contact, saint Jean-Baptiste est sanctifié et tressaille d'allégresse dans le sein de sa mère ! Le Fils de Dieu qui demeure en Marie, caché et silencieux, rayonne néanmoins sa grâce par la présence et par la voix de sa Mère ! C'est l'exemple parfait de la médiation de Marie.

Cette médiation se poursuit jusqu'aujourd'hui, dans chacune de nos communions qui est une visitation de Jésus et Marie à notre âme. Frère Bruno aime d'ailleurs nous rappeler que par sa petite demande de la communion réparatrice, Notre-Dame veut continuer l'œuvre de sa visitation dans les cœurs qui embrassent la dévotion à son Cœur Immaculé. C'est ainsi qu'elle fait de nous ses dociles instruments, comme saint Jean-Baptiste, devenu le Précurseur du Christ.

Quant à sainte Élisabeth, elle est elle-même remplie du Saint-Esprit qui lui révèle le mystère qui s'accomplit dans sa jeune cousine. Elle « *pousse un grand cri* » ou, plus exactement, une acclamation liturgique : l'acclamation que les Hébreux poussaient pour accueillir l'Arche d'Alliance, comme nous le lisons, par exemple, dans l'histoire du roi David (2S 6,15).

Puis elle répond à la salutation de Marie : « *Vous*

êtes bénie entre les femmes, et béni le fruit de votre sein ! » (v. 42) C'est la suite de notre *Ave Maria*.

« Et comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? » (v. 43)

Admirons cet étonnant renversement ! C'est Élisabeth, vénérable par son âge, par sa sainteté, par la dignité sacerdotale de son époux, qui s'humilie devant cette petite jeune fille de quinze ans.

« Oui, bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ! » (v. 45)

Contrairement à son pauvre mari, Zacharie !

MAGNIFICAT !

Que va répondre Marie à de telles louanges ? Elle va chanter son *MAGNIFICAT*. Elle a eu le temps de le méditer, tout le long du chemin. Quand l'ange l'a quittée, elle a aussitôt pensé à Anne, cette femme stérile de l'Ancien Testament, qui avait conçu miraculeusement le petit Samuel. Surtout si sa propre maman s'appelait Anne, comme nous le rapporte la tradition. Alors, Marie a commencé par chanter le Cantique d'Anne (1S 2). Mais comme c'est un chant guerrier, peu à peu, elle se l'est approprié pour composer finalement cette merveille du *MAGNIFICAT*.

Le *MAGNIFICAT*, c'est le chant de l'âme de la Vierge Marie, nous disait notre Père. C'est le chant de reconnaissance de la Mère, de l'Épouse de Dieu pour les *grandes choses* que le *Tout-Puissant* a faites en elle (v. 49).

Cette merveille de l'Incarnation, qui fait sa joie intime, explose en triomphe mondial, car c'est l'accomplissement de toute l'Ancienne Alliance, depuis les promesses à son père *Abraham* (v. 55). Or, la Vierge Marie faisait partie de ces pauvres de Yahweh méprisés et persécutés. Elle partageait toute l'impatience du peuple de Dieu et attendait le Messie qui

allait libérer Israël de ses mauvais pasteurs et le rendre à la vraie religion ! Et voici que cette heure arrivait, l'heure du grand renversement des sorts messianique : *« Il a renversé les puissants de leurs trônes et élevé les humbles. »* (v. 52)

Nous découvrons ici que notre petite Sainte Vierge allie la polémique à la mystique ! C'est une véritable révolution qu'elle annonce, non pas au sens charnel, mais spirituel ! Notre Père écrit que le *MAGNIFICAT* est *« l'Hymne qui sert d'ouverture à la plus grande, à la seule divine Révolution que Jésus une fois pour toutes venait instaurer dans l'Histoire et qui se poursuivrait jusqu'à la fin du monde : le coup de force contre Satan. »* (*KÉRYGMATIQUE*, "La Révolution de Jésus", CRC n° 73, octobre 1973)

C'est sur cette immense espérance que se ferme le premier acte des Évangiles de l'Enfance. Les grandeurs décevantes de l'Ancienne Alliance se sont inclinées devant la divine petitesse de l'Évangile, Élisabeth et Zacharie ont été sanctifiés par Jésus et Marie.

Saint François de Sales a si bien compris ce mystère que c'est sous son patronage qu'il a placé ses filles en fondant avec sainte Jeanne de Chantal la Visitation Sainte-Marie :

« Je vous laisse à penser, ma fille, quelle bonne odeur répandit en la maison de Zacharie cette belle fleur de lis. Pendant trois mois qu'elle y fut, comme chacun en était embaumé ! Et comme, avec peu, mais de très excellentes paroles, elle versait de ses sacrées lèvres le miel et le baume précieux ! Car que pourrait-elle épancher que ce de quoi elle était pleine ? Or elle était pleine de Jésus. Mon Dieu ! ma fille, je m'admire, tant que je suis encore si plein de moi-même après avoir si souvent communie. Eh ! cher Jésus, soyez l'enfant de nos entrailles, afin que nous ne respirions ni ressentions partout que vous. » (Lettre DCCXXV)

NATIVITÉS

NAISSANCE ET CIRCONCISION DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Deuxième acte. Trois mois ont donc passé.

« Quant à Élisabeth, le temps fut accompli où elle devait enfanter, et elle mit au monde un fils. » (Lc 1, 57)

Cette naissance de Jean-Baptiste est traitée en un seul verset. Il n'y a rien à en dire. Huit jours après, en revanche, c'est sa circoncision. C'est dans cette institution juive que va se manifester la puissance de Dieu. Saint Luc nous donne de cette grande séance d'Ancien Testament un récit pittoresque. Tellement pittoresque, que cela prouve pour le moins le sérieux de l'enquête de cet Évangéliste, écrivain grec ! Et même, les exégètes, à force de scruter les textes, en viennent

à la conclusion que le rédacteur de ces deux premiers chapitres, qui nous restituent si bien le climat juif préchrétien, jusque dans le style, ne peut être que juif lui-même. Sans doute saint Jean, le dépositaire des confidences de la Vierge Marie. Il les rédigea avant de donner ces récits à saint Luc qui les a introduits au commencement de son Évangile.

« Ses voisins et ses proches [d'Élisabeth] apprirent que le Seigneur avait fait éclater sa miséricorde à son égard, et ils s'en réjouissaient avec elle. Et il advint, le huitième jour, qu'ils vinrent pour circoncire l'enfant. On voulait l'appeler Zacharie, du nom de son père ; mais, prenant la parole, sa mère dit : "Non, il s'appellera Jean." »

« Et on lui dit : "Il n'y a personne de ta parenté qui porte ce nom !" »

« *Et l'on demandait par signes au père comment il voulait qu'on l'appelât. Celui-ci demanda une tablette et écrivit : "Jean est son nom" ; et ils en furent tous étonnés.* » (Lc 1, 58-63)

À cet instant, Zacharie retrouve la parole, il est rempli du Saint-Esprit et entonne son cantique d'action de grâce, le *BENEDICTUS*.

Il s'inspire beaucoup du *MAGNIFICAT* de la Vierge Marie, qu'il a bien médité depuis trois mois. Cependant, dans une première partie, Zacharie reste dans les perspectives étroites d'Ancien Testament, d'un salut temporel, pour la seule race juive. Mais dans une seconde partie, il s'élève à une espérance nouvelle et il chante la vocation de son enfant qui sera le Précurseur d'un Messie divin, spirituel, en donnant à son peuple « *la connaissance du salut par la rémission de ses péchés* » (v. 77).

La fin de son cantique est d'un grand lyrisme : « *Le crépuscule de l'Ancien Testament que nous trouvons ici, commente notre Père, est d'un somptueux magnifique, il est lumineux, il est éclatant, il réjouit nos yeux. Mais enfin, cela reste de l'Ancien Testament.* »

C'est pourquoi saint Luc ayant raconté l'événement et son retentissement dans toute la Judée, passe immédiatement à la suite : Jean se retire dans le désert, nous le retrouverons trente ans plus tard. Quant à Marie, elle rentre à Nazareth.

L'ANNONCIATION À SAINT JOSEPH

C'est à ce moment que commence l'Évangile selon saint Matthieu. L'Évangéliste dresse d'abord la généalogie de Jésus, qui aboutit à Joseph, comme celle que saint Luc nous donnera un peu plus tard. Marie, nul ne sait d'où elle est. C'est donc par saint Joseph que Jésus est fils de David, conformément aux prophéties.

La conclusion de la généalogie selon saint Matthieu est très remarquable : « *Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, DE LAQUELLE NAQUIT JÉSUS, que l'on appelle Christ.* » (Mt 1, 16)

En termes voilés, c'est déjà la révélation de la maternité virginale de Marie ! que saint Matthieu explicite aussitôt.

« *Or telle fut la genèse de Jésus-Christ. Marie, sa mère, était fiancée à Joseph.* » (Mt 1, 18)

Dans l'Évangile de saint Matthieu, c'est saint Joseph qui joue le rôle principal : les événements sont racontés de son point de vue ; c'est lui qui reçoit les révélations du Ciel en songe, qui prend toutes les décisions. Seule la Vierge Marie a pu raconter les choses ainsi, en s'effaçant ! Dans l'expression « *Joseph qui était un homme juste* » (v. 19), notre Père se plaisait à retrouver l'écho de l'admiration, de la vénération de Marie pour son époux.

Nul mieux que notre Père n'a su nous introduire dans le cœur de saint Joseph. Imaginons les senti-

ments d'un tel homme, si saint, le jour où lui fut présentée la Vierge Marie, cette enfant toute consacrée à Dieu qu'on lui confiait pour la protéger dans un mariage virginal ! Ce fut un véritable choc mystique : Marie, qui était le Temple du Saint-Esprit, sanctifiait son fiancé par sa seule présence !

Or, à son retour de la maison d'Élisabeth, saint Joseph la découvrit enceinte. Une seule lumière vint frapper son esprit : en cette enfant si pure s'accomplissait la prophétie d'Isaïe : « *Voici que la Vierge concevra et qu'elle enfantera un Fils. Et elle lui donnera le nom d'Emmanuel.* » (Is 7, 14) C'est-à-dire « Dieu avec nous ».

Mais que faire ? Accueillir chez lui cette Vierge pure comme son épouse et le mystère divin qu'elle portait en elle ? Impossible ! Il n'en était pas digne ! La répudier, alors, comme une pécheresse, puisqu'elle portait un enfant qui n'était pas le sien ? Impensable ! Elle ne le méritait pas ! C'était une agonie...

« *"Parce qu'il était juste"*, explique frère Bruno, *Joseph ne voulut pas s'approprier une descendance qui venait de Dieu, ni une épouse qui n'était point sienne. Il se retirerait discrètement, en évitant d'attirer sur Marie les conséquences d'une Loi qui n'avait pas prévu son cas !* » (Sermon du 25 décembre 2002)

Saint Joseph résolut donc de se séparer de Celle qui était la lumière, la joie, la force, la sainteté de sa vie, pour obéir malgré tout à la loi de Dieu.

C'est alors que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « *Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme : car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit-Saint.* » (v. 20) Quel bonheur, quelle récompense après l'épreuve !

En même temps, Dieu versa dans le cœur de saint Joseph son propre amour de père pour l'Enfant-Jésus, comme il lui avait communiqué son propre amour d'époux pour la Vierge Marie. Si bien que nul homme n'a été plus pleinement époux et père que le chaste Joseph ! C'est lui qui donnerait son nom à l'Enfant-Jésus, en signe de sa paternité légale, réelle.

NOËL !

C'est saint Luc qui nous raconte en détail la Nativité de Jésus. Il commence solennellement, en évoquant la grande histoire académique et le plus célèbre personnage du temps, César Auguste. Cet empereur romain était tellement puissant et orgueilleux qu'il avait accolé à son titre celui d'*Auguste*, c'est-à-dire divin ! Le recensement qu'il avait ordonné de la population de son empire était pour des juifs une marque suprême de démesure.

Et pourtant, en quelles circonstances parlons-nous encore de cet empereur, en dehors de l'Évangile de la messe de minuit ? La vraie grandeur dément les apparences, ainsi que le méditait notre Père dans sa page mystique de Noël 1975 : « *Jésus, tu n'es qu'obscurité*

et faiblesse dans cette nuit de Noël, mais ce sont les Césars et leur immense Empire qui t'abritent comme un toit et te préparent sans savoir un empire et une capitale. » (PAGE MYSTIQUE n° 84, "Noël")

Le recensement même n'apparaît que comme l'occasion providentielle pour faire monter Marie et Joseph de Nazareth à Bethléem. Saint Luc, malgré sa rigueur historique, ne se soucie pas de dater l'événement, car la naissance du Fils de Dieu devient le nouveau centre de l'histoire, la nouvelle référence. Le recensement date donc... de la naissance de Jésus ! Et frère Bruno a démontré que la date calculée au Moyen Âge était exacte : nous sommes au soir du 24 décembre de l'an 1 avant l'ère chrétienne, l'an 753 après la fondation de Rome (cf. "*L'an 1 de son ère, Jésus naquit à Bethléem*", par frère Bruno Bonnet-Eymard, CRC n° 362, déc. 1999).

« Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, à la ville de David, qui s'appelle Bethléem – parce qu'il était de la maison et de la lignée de David –, afin de se faire recenser avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte. » (Lc 2, 4-5)

Saint Joseph aurait pu faire le voyage seul pour cette formalité administrative. Mais c'est à Bethléem qu'était sa résidence ordinaire et s'il avait résolu d'y emmener Marie, malgré son état de grossesse avancée, c'était en vue de s'y établir définitivement. Cela lui semblait d'autant plus opportun qu'il savait par les prophéties que le Messie devait naître à Bethléem, la cité de David.

MÈRE DE DIEU, TOUJOURS VIERGE.

« Or il advint, comme ils étaient là, que les jours furent accomplis où Marie devait enfanter. » (v. 6)

Mais *« ils manquaient de place dans la salle »* : la salle commune de la maison de famille de Joseph. D'autant que toute la parentèle avait rallié aussi Bethléem pour le recensement : quelle agitation pour mettre au monde un Enfant-Dieu ! Et notre Père nous précisait que ce verset peut aussi se traduire : *« ce n'était pas leur place »*. Ils trouvèrent donc un refuge tranquille dans une pièce attenante servant d'étable, où logeaient le bœuf et l'âne.

Saint Luc nous raconte alors cette naissance avec une pudeur et une délicatesse merveilleuses : *« Elle enfanta son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. »* (v. 7)

C'est une heure d'extase, d'adoration. Ce verset, affirmait notre Père, vaut une définition dogmatique de la virginité *in partu* – pendant l'enfantement – de Notre-Dame : *« Toute l'Église, ô Mère, dans son immense vénération, l'a compris d'instinct. Celui qui a voulu résider dans votre sein sans blesser votre virginité ne devait, ne pouvait pas, lui-même, la rompre au jour heureux de son Noël ! »* (PAGE MYSTIQUE n° 52)

Sans avoir à se remettre des fatigues et des douleurs qui sont le partage des filles d'Ève, Marie prend soin de son bébé elle-même. Nulle sage-femme, nul curieux. C'est dans cette solitude inouïe que survient l'acte le plus prodigieux de l'histoire, que s'accomplissent les prophéties d'Isaïe, de Daniel et de tant d'autres, que se réalise l'espérance millénaire d'Israël : Dieu paraît au monde.

Il est le fils *« premier-né »* de Marie, premier-né d'une multitude de frères, nous autres, baptisés, enfants de Marie, nous disait notre Père. Décidément nous découvrons dans l'Évangile, en germe, tous les privilèges de Notre-Dame, objets de notre dévotion réparatrice aujourd'hui. Après son Immaculée Conception, sa Médiation, sa virginité perpétuelle, voici annoncée sa Maternité universelle. Et nous ne sommes pas encore au bout de nos découvertes...

« Elle mit au monde... Elle enfanta... Elle l'enveloppa... » : il n'y en a que pour Elle ! Saint Joseph lui-même disparaît dans un coin d'ombre. Il ne demande d'ailleurs pas mieux et pleure tant qu'il peut en contemplant la scène.

Les anges aussi, descendus du ciel dans cette humble étable, ne perdent rien du spectacle. Dans quelques instants, c'est précisément ces deux gestes de Marie, *« elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une mangeoire »*, qu'ils donneront pour signe aux bergers.

LE ROI DES ANGES ET DES PAUVRES.

En effet, après s'être abandonné aux adorations et aux tendresses de Marie, de Joseph, Jésus doit commencer ses audiences et les anges s'en vont convoquer ses sujets. En commençant par les bergers.

Des bergers comme le fut David, dans cette même région de Bethléem ; bergers comme le sera Jésus, notre Bon Pasteur. Ce sont des êtres pauvres, frustes, mais que leur métier tient à l'écart des villes, de Jérusalem et Bethléem, hostiles ou indifférentes à Jésus. De siècle en siècle, le Ciel a toujours eu une prédilection spéciale pour les bergers, jusqu'aux trois pasteurs de Fatima.

Or : *« L'Ange du Seigneur se tint près d'eux et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa clarté. »* (v. 9)

C'est une théophanie, une vision de Dieu. Dans l'Ancien Testament, la présence de Yahweh se manifestait par une nuée lumineuse. À Fatima, vingt siècles plus tard, les trois enfants contempleront à leur tour cette *« lumière immense qui est Dieu »* et ils raconteront comment ils se sont vus alors *« submergés en Dieu »*.

L'ange apaise leur crainte religieuse et leur annonce la bonne nouvelle : *« Aujourd'hui vous est né un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. »* (v. 11) Le Christ, c'est le Roi, le Messie attendu, qui a reçu l'onction divine. Et l'ange l'appelle « Seigneur », c'est-à-dire Dieu. Ce Sauveur, ce Messie, est un Dieu

fait homme. Quelle grandeur ! Et pourtant, voici le signe que leur donne le messager céleste : « *Vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche.* » (v. 12)

Ce signe de Noël, à travers les siècles, est aussi une épreuve pour notre foi : il nous est demandé d'adorer un Dieu fait enfant, un Sauveur au berceau, un Roi miséreux. Cependant, Dieu se révèle bien mieux dans cette abjection que dans le plus beau des palais ! Dans la compétition mesquine des grands de ce monde prétendant à la gloire humaine, à des honneurs mondains dérisoires, le Fils de Dieu surclasse toute concurrence en choisissant de se manifester dans une étable, sur de la paille, entre un bœuf et un âne. Cela, personne ne l'a jamais fait !

Ce renversement des valeurs, c'est ce que notre Père appelle la **modification évangélique**.

Tout de même, ce soir, cette petitesse se drape d'une splendeur céleste, car « *soudain se joignit à l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, qui louait Dieu, en disant : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux hommes objets de sa complaisance !"* » (v. 13-14)

Dans les lumières et les musiques angéliques, c'est la plus belle théophanie de toute la Bible, s'émerveillait notre Père !

Bien sûr, les bergers se précipitent à la crèche. Ils croient l'ange d'autant plus volontiers que c'était la fierté des gens du pays d'attendre un Messie qui naîtrait chez eux, à Bethléem, selon les prophéties.

« *Ils vinrent donc en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche.* » (v. 16)

Dans cette Bethléem dont le nom signifie « maison du pain », celui qui enseignera trente ans plus tard que le pain qu'il donnera c'est sa propre chair, est couché dans une mangeoire... Quelle figure ! La Vierge le présente aux bergers, pour qu'ils l'embrassent, de la même manière qu'elle nous le présente aujourd'hui à manger, comme notre pain eucharistique, lors de nos communions réparatrices. C'est pour cela que Jésus s'est incarné !

Tandis que les bergers repartent et publient la bonne nouvelle, « *Marie conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son cœur.* » (v. 19) Ce verset fonde notre dévotion au Cœur Immaculé de Marie ! C'est elle, décidément, le personnage principal et la source de ce récit, discrètement désignée par saint Luc.

LA CIRCONCISION DE JÉSUS.

L'histoire continue : « *Et lorsque furent accomplis les huit jours pour sa circoncision, il fut appelé du nom de JÉSUS, nom indiqué par l'ange avant sa conception.* » (v. 21)

Au sujet de la naissance de saint Jean-Baptiste, l'Évangéliste n'avait rien à dire, mais il nous avait raconté longuement sa circoncision. Pour Jésus, c'est l'inverse : cette cérémonie judaïque tient en un seul

verset. Cette blessure cruelle qui signifiait la consécration du lignage dont naîtrait un jour celui qui verserait tout son sang pour nos péchés n'a plus de valeur, dès lors qu'enfin, Jésus paraît.

Néanmoins, notre Père aimait méditer cette première effusion du sang rédempteur, cette première compassion de Marie, aussi, qui lui annonçait leur sacrifice à venir : « *À lui le sang, à elle les larmes.* » (LETTRE À MES AMIS n° 127, 1^{er} janvier 1963)

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE

Or, Jésus n'a garde de chômer dans son office de rédempteur ! Aussitôt après sa circoncision, ses parents le conduisent au Temple de Jérusalem. Depuis Bethléem, une journée suffit pour faire l'aller-retour.

En apparence, cette scène est très modeste. Rien ne paraît distinguer Joseph et Marie des couples ordinaires. Les femmes montaient au Temple pour y être purifiées rituellement, car selon la loi de Moïse, elles contractaient une souillure lors de l'accouchement. Quant aux fils premiers-nés, ils devaient être consacrés à Dieu comme sa propriété, puis lui être rachetés, au prix d'un sacrifice de substitution.

Mais l'Immaculée Vierge Marie n'avait pas besoin d'être purifiée de quelque souillure que ce soit ! D'ailleurs, saint Luc ne dit rien de tel. Quant à Jésus, il était hors de propos d'immoler une bête pour le racheter, puisque toute sa vocation serait de servir son Père, jusqu'à offrir sa propre vie en sacrifice.

En fait – mais nous commençons à en avoir l'habitude – la réalité du mystère renverse les apparences de cette scène si humble. En ce jour, le Messie monte à Jérusalem en conquérant. C'est la sainteté de Dieu qui s'avance ! Le moment est solennel, car l'entrée de Jésus dans le Temple accomplit une prophétie de Malachie, que l'Église nous fait chanter le 2 février, pour la fête de la Présentation de Jésus : « *Et soudain il entrera dans son sanctuaire, le Seigneur que vous cherchez (...). Il purifiera les fils de Lévi et les affinera comme or et argent, et ils deviendront pour Yahweh ceux qui présentent l'offrande selon la justice.* » (Ml 3, 1-3)

C'est bien ce que nous suggère saint Luc : « *Et lorsque furent accomplis les jours pour LEUR purification – des juifs –, selon la loi de Moïse, ils l'emmenèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la Loi du Seigneur : "Tout garçon premier-né sera consacré au Seigneur", et pour offrir en sacrifice, suivant ce qui est dit dans la Loi du Seigneur, "un couple de tourterelles ou deux jeunes colombes".* » (Lc 2, 22-24)

Marie ne monte pas au Temple pour s'y faire purifier, mais pour y offrir son Enfant, qui sera la victime d'un sacrifice de purification du peuple juif. Et pour s'offrir avec Lui ! Ainsi, les deux colombelles immolées sous leurs yeux les personnifient tous deux et annoncent leur sacrifice du Calvaire.

Mais voici que paraissent deux vieillards, deux prophètes, qui vont expliciter ce mystère. Saint Luc nous dresse d'admirables portraits de ces pauvres de Yahweh, de véritables saints, qui personnifient et achèvent la perfection de l'Ancienne Alliance, en reconnaissant le Messie.

LE VIEILLARD SYMÉON ET LA PROPHÉTESSE ANNE.

« *Et voici qu'il y avait à Jérusalem un homme du nom de Syméon. Cet homme était juste et pieux ; il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit-Saint reposait sur lui.* » (v. 25)

Dans cet Évangile de l'Enfance, l'Esprit-Saint souffle en tempête et nous le voyons envahir tous les personnages à leur tour !

« *Et il avait été divinement averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au Temple, poussé par l'Esprit, et quand les parents apportèrent le petit enfant Jésus pour accomplir les prescriptions de la Loi à son égard, il le reçut dans ses bras et bénit Dieu.* » (v. 26-28)

Étonnamment, dans toute cette scène, nous ne voyons pas paraître de prêtre, mais seulement ce prophète : saint Luc nous signifie par là que le sacerdoce ancien est dorénavant caduc. Le vieillard Syméon entonne son cantique du *NUNC DIMITTIS*, que nous chantons encore tous les soirs à complies. À travers lui, c'est le crépuscule de l'Ancien Testament qui jette ses derniers feux pour célébrer le *Salut de Dieu* – c'est-à-dire ce *Jésus* qu'il tient dans ses bras, le mot est le même – comme une lumière éclairant toutes les nations : l'Ancienne Alliance s'épanouit en religion catholique, c'est-à-dire universelle.

Mais ce crépuscule est rougeoyant...

En effet, aussitôt après cette admirable action de grâce, Syméon se tourne vers Marie pour lui annoncer un mystère de mort et de résurrection :

« *Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction – et toi-même, une épée te transpercera l'âme ! –, afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs.* » (v. 34-35)

En une phrase, c'est le résumé de tout l'Évangile, que la suite de notre étude ne fera que développer.

Nous méditons la Présentation de l'Enfant-Jésus au Temple comme un mystère joyeux du Rosaire, mais quelle douleur ! De ce jour, la Vierge Marie n'a plus connu un seul instant de sérénité sur la terre. La pensée de la mort de son Fils ne l'a plus quittée, à laquelle elle s'associerait, en Corédemptrice.

Aujourd'hui, deux mille ans après, cette souffrance demeure encore, le Cœur Immaculé de Marie est toujours transpercé, parce que Dieu Notre-Seigneur est horriblement outragé par les hommes ingrats. La douleur de Jésus et Marie est la pierre d'achoppement de notre salut : « *Qui s'émouvra de la blessure du Cœur de Marie sera sauvé*, nous assurait notre Père. *Qui méprisera ou ignorera les Douleurs de Marie sera condamné.* »

La prophétesse Anne, qui survient à son tour, paraît rendre sa gaieté à la scène. Elle loue Dieu et parle de l'Enfant à tous les gens pieux de Jérusalem ; à tous ceux, nous dit saint Luc, qui attendaient non pas la « *délivrance* », comme le traduisent nos Bibles, mais « *la rançon de Jérusalem* » (v. 38), précise frère Bruno. La rançon de Jérusalem, c'est ce bel Enfant-Jésus que la Vierge Marie porte au Temple.

C'est le premier offertoire, en vue du Saint-Sacrifice de la Croix, renouvelé à chacune de nos messes. Sœur Lucie a admirablement résumé ce mystère : lors de la Présentation de Jésus, « *les mains pures de Marie ont été la première patène sur laquelle Dieu plaça la première hostie* ».

DE JÉRUSALEM À NAZARETH

LES MAGES, L'ÉTOILE ET LA VIERGE

Jérusalem ayant été alertée par la prophétesse Anne de la naissance de son Messie, voici que l'arrivée de la caravane des rois mages, dans les jours suivants, met le comble à l'émotion dans la ville et ouvre le troisième acte des Évangiles de l'Enfance, qui est propre à saint Matthieu.

Ces « *mages venus d'Orient* » (Mt 2,1) étaient des astrologues du pays de Moab, à l'est du Jourdain. Ils avaient observé l'apparition d'une nouvelle étoile et y avaient reconnu l'accomplissement de la prophétie de Balaam, le prophète païen du roi de Moab, au temps de la conquête de la Terre promise par les Hébreux : « *Un astre issu de Jacob devient chef, un sceptre se lève, issu d'Israël* » (Nb 24,17).

Les exégètes se perdent en conjectures pour rechercher une cause naturelle au phénomène céleste extraordinaire que nous décrit saint Matthieu. Et d'imaginer toutes sortes d'éclipses, de comètes ou autres météores qui auraient marqué le ciel de Palestine aux alentours de la naissance de Jésus.

Ces hypothèses très savantes sont futiles pour rendre compte d'une étoile qui apparaît, puis semble disparaître avant de réapparaître lorsque les mages arrivent à Bethléem, se déplaçant alors du nord vers le sud pour finalement s'arrêter au-dessus de la maison de la Sainte Famille ! Pour notre part, après les merveilles des étoiles du ciel de Pontmain, le 17 janvier 1871, après surtout la danse et la chute du soleil du 13 octobre 1917 à la Cova da Iria

en présence de soixante-dix mille personnes, nous n'avons pas de peine à croire simplement au miracle de cette étoile, tel que nous le rapporte l'Évangéliste.

Renseignés à Jérusalem sur le lieu de la naissance du Messie, Bethléem, « *ils se mirent en route ; et voici que l'astre, qu'ils avaient vu à son lever, les précédait jusqu'à ce qu'il vînt s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant. À la vue de l'astre, ils se réjouirent d'une très grande joie. Entrant alors dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère.* » (v. 9-11)

La composition de saint Matthieu met admirablement en lumière la "conjonction", pour parler comme les astronomes, de deux signes : d'une part, celui de l'étoile, « *l'astre issu de Jacob* » contemplé par Balaam, le signe « *issu des hauteurs de là-haut* » (Is 7,11), proposé par Isaïe au roi Achaz qui l'avait méprisé ; d'autre part, le signe finalement annoncé par le prophète : « *Voici, la Vierge est enceinte, elle va enfanter un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel.* » (Is 7,13-14).

La conjonction de l'étoile, de la Vierge et de

l'Enfant transporte les mages d'allégresse : « Elle leur révèle, par le parfait recouplement des oracles divins à travers les siècles, que l'étoile était la figure de cette Vierge, Mère du Fils de l'Étoile. » (*"Le Fils de l'étoile"*, CRC n° 362, p. 15)

Dans cet épisode, nous reconnaissons aussi déjà l'accomplissement des prophéties du vieillard Syméon : ces mages païens ont vu se lever *la lumière des nations*. Quant au roi Hérode, mis au courant, il va laisser paraître la noirceur des *pensées intimes de son cœur*. Lui qui avait déjà tué sa femme – il en a eu dix ! – et ses propres fils pour écarter tout rival de son trône, va mettre le comble à ses crimes en ordonnant le massacre des Saints Innocents. Dans la fête de l'Épiphanie se noue donc une confrontation tragique de Jésus et de Jérusalem (*voir encart, ci-dessous*).

LA DOUCE RENCONTRE AU TEMPLE DE JÉRUSALEM

Après cette redescente à Nazareth, saint Luc donne une première conclusion à son Évangile de l'Enfance :

JÉSUS RECONNU PAR LES NATIONS, REJETÉ PAR JÉRUSALEM

Sermon de frère Georges de Jésus-Marie, le 20 janvier 1985.

Les Mages sont des sages de l'Orient. Ils sont prévenus par cette étoile miraculeuse et notre Matthieu insiste bien sur cette révélation du Christ au monde. Les Mages viennent, ils vont à Jérusalem, conduits par l'étoile, à cette Jérusalem qui paraît maléfique aux yeux de Matthieu. Pour Matthieu, Jérusalem, c'est déjà le centre de l'Antéchrist. Les Mages demandent au roi Hérode où est ce roi des juifs qui vient de naître. Et là se noue une nouvelle contradiction. Cette fois, ce sont les païens, ces païens de bonne volonté, venus adorer leur Sauveur, conduits par une étoile, qui se heurtent, qui affrontent non seulement Hérode, mais tout son entourage : les scribes, les pharisiens, les grands prêtres et les prêtres. Tout Jérusalem nous apparaît dès ce moment-là comme en complot contre cet Enfant qui vient de naître et dont les gens de Jérusalem sont jaloux.

Vous savez la suite : les Mages, les païens de bonne volonté, vont, portant leurs présents, adorer l'Enfant. Avertis, ils repartent par un autre chemin, car au même moment

Hérode, par ruse, par haine, rassemble des soldats pour aller mettre fin à cet Enfant divin, à cette carrière royale qui le menace.

Voilà l'opposition de la lumière et des ténèbres. Mais pendant la nuit, prévenu, Joseph prend Marie et l'Enfant et s'enfuit en Égypte. Et le malin, le cruel Hérode et le mauvais esprit qui l'inspire vont être une première fois vaincus, vaincus par Jésus qui se rit des obstacles des hommes. Ils trouvent refuge en Égypte.

Les Mages venaient de l'Orient et maintenant, c'est à l'Occident, en Égypte, que l'Enfant-Dieu trouve refuge. Voilà les païens qui admettent la Sainte Famille alors que Jérusalem lui ferme ses portes, et Bethléem de même.

Quand, au bout de quelque temps, Joseph est prévenu en songe qu'Hérode est mort, il veut rentrer, ramener l'Enfant-Jésus, encore une fois à Bethléem, à Jérusalem, dans les lieux où doit se passer la révélation du Messie, mais en songe il est averti de ne pas y aller. Le fils d'Hérode, Archélaüs, est aussi cruel que son père. Alors, il évite

et il va au nord, au septentrion, il va en Galilée.

L'Orient est venu adorer l'Enfant-Jésus. L'Occident, avec l'Égypte, a accueilli l'Enfant-Jésus. Il est revenu de cet Occident, il a fait son exode, il est rentré dans son peuple, il en a été chassé et il redescend dans la Galilée des Gentils. Cette Galilée dont Isaïe nous dit que c'est le district des nations qui, après avoir connu l'humiliation, sera la première à connaître la gloire.

Ainsi, après ces trois chapitres, voyez comme les événements mêmes de la vie du Christ, sondés par un Cœur attentif, celui de la Sainte Vierge, objets d'une méditation profonde de la part des Évangélistes, le Juif Matthieu, le Grec Luc, tous ces événements nous comblent d'une leçon très profonde. Cette leçon est celle-ci : les grandeurs de l'Ancien Testament sont peut-être admirables, mais maintenant, elles sont surpassées par les petites choses du Nouveau Testament. L'orgueil juif étant à son comble va connaître son châtement, tandis que l'humilité des nations païennes va commencer à être exaltée.

« *L'enfant grandissait, se fortifiait et se remplissait de sagesse. Et la grâce de Dieu était sur lui.* » (Lc 2,40)

Cependant, la Vierge Marie a tenu à raconter un dernier souvenir : le pèlerinage que fit la Sainte Famille à Jérusalem pour la Pâque, lorsque Jésus eut douze ans. Ce court récit sert d'épilogue à l'enfance du Christ en préfigurant sa mission à venir. Jérusalem qui a rejeté son Messie enfant nous est apparue comme d'ores et déjà déchue. Jésus ne doit plus y monter que pour s'y manifester, y mourir et ressusciter le troisième jour.

C'est ce que mime l'Enfant-Jésus en restant dans la ville « *à l'insu de ses parents* », s'arrachant à leur affection. Ce n'est qu'au bout de « *trois jours* » de recherches angoissées qu'ils le retrouvent dans le Temple, « *assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de son intelligence et de ses réponses.* » (v. 46-47)

La scène est charmante ! Mais que pensa Jésus des réponses des docteurs ? Dans dix-sept ans, il reviendra à Jérusalem pour confondre la mauvaise foi de ces scribes et pharisiens hypocrites, dénoncer leur orgueil et libérer le peuple de leur autorité usurpée. Et eux, ils mettront à mort celui qui les avait charmés naguère par sa sagesse précoce.

La Vierge Marie embrasse son enfant et lui demande : « *Mon enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Voyez ! votre père et moi, nous vous cherchions, angoissés.* » (v. 48)

Tandis que Marie lui désigne saint Joseph comme son père, Jésus répond en montrant le Ciel : « *Pourquoi donc me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ?* » (v. 49)

« *Pour eux seuls, à cet instant, s'émerveille notre Père, le Verbe fait chair sort de son éternel silence.* » (LETTRE À MES AMIS n°164, février 1964)

Depuis douze ans, cet enfant délicieux, si sage, n'avait jamais rien laissé paraître de sa science divine et ses parents ne lui avaient jamais parlé des merveilles de sa naissance. Or cette parole fulgurante éclate à leur intelligence, à leur cœur : « *il sait* ». Qui lui a appris ?

Il sait tout. Dans l'échange de leurs regards, Jésus et Marie se découvrent. Tout change : de ce jour, leur vie cachée deviendra une vie ouverte, Cœur à Cœur, âme à âme, Jésus annonçant à ses parents, à eux d'abord, tout l'Évangile.

La Vierge Marie affirme qu'Elle et saint Joseph ne comprirent pas tout de suite la signification de la réponse de leur enfant. Non pas qu'ils aient ignoré son origine divine, miraculeuse, que leur avait révélée l'Ange du Seigneur. Mais cette parole de Jésus inaugurait les révélations qu'il leur ferait sur l'inhabitation du Fils dans le sein du Père ; et sa disparition de trois jours était la figure prophétique de la doulou-

reuse passion qu'il lui faudrait endurer, de sa mort sur la Croix, et de sa résurrection « *le troisième jour* », par obéissance à son Père.

La Vierge Marie méditera longuement ces événements dans son cœur et tout l'Évangile de saint Jean, qui est par excellence l'Évangile de la Vierge, en gardera l'empreinte, illustrant cette révélation première de l'intimité de Jésus et de son Père.

NAZARETH : LA VIE CACHÉE

« *Il redescendit alors avec eux et revint à Nazareth ; et il leur était soumis. Et sa mère gardait fidèlement toutes ces choses en son cœur. Quant à Jésus, il croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes.* » (Lc 2,51-52)

Nous n'en saurons pas plus. « *L'Évangéliste, commente notre Père, après en avoir raconté le début, a fait silence sur ce mystère incomparable de trois Cœurs de chair battant au rythme d'un seul Cœur ; au rythme de Dieu !* » (ibid.)

Il nous revient d'imaginer, en nous aidant de ce que nous savons de la vie des saints, de la sainte famille Martin, par exemple, ce qu'ont pu être ces trente années d'intimité des trois plus saintes personnes que la terre ait portées : vie de prière, de labeur et de silence.

« *Nazareth, écrit notre Père dans sa LETTRE À MES AMIS n° 82, c'est une maison perdue, ignorée, sous le toit de laquelle une Vierge consacrée et un Prince de Vertu adorent à cœurs perdus leur Dieu et Sauveur. Il n'y a rien de plus semblable à Nazareth qu'une maison où est adoré jour et nuit le Saint-Sacrement exposé !* »

Cependant, ce silence de l'Évangéliste est significatif aussi de la condition d'abjection qu'a embrassée le Fils de Dieu. Abjection, c'est-à-dire obscurité et persécution.

Obscurité de trente années apparemment inutiles. Dieu a jugé qu'il n'en fallait pas moins pour nous révéler « *le peu d'importance de bien des choses* » et nous guérir de nos illusions et ambitions mondaines.

Persécution, aussi, car constamment dans la Bible, le juste est persécuté, la vertu est méprisée, l'amour n'est pas aimé. Pendant trente ans, Jésus, Marie et Joseph ont souffert de l'hostilité sourde et du péché de leurs compatriotes. Ces trente années furent ainsi pour eux une longue et silencieuse préface au drame de la Rédemption. C'est ce que résume notre Père dans un dernier bouquet spirituel : « *Nazareth – et, nous l'avons vu, l'Évangile de l'Enfance tout entier – ne s'oppose pas au drame de la vie publique et de la Croix, il y mène.* »

(père Guy de la Miséricorde.)

SŒUR LUCIE DÉCLARÉE VÉNÉRABLE

LE PLUS GRAND DE SES MIRACLES

LA signature du décret proclamant les vertus héroïques de sœur Lucie par le préfet de la Congrégation pour les causes des saints, le 22 juin dernier, avec l'approbation du pape François, ouvre la voie à la béatification de la messagère de Notre-Dame. L'étape suivante, la dernière, sera la reconnaissance d'un miracle par les instances romaines.

Le décret d'héroïcité des vertus est d'autant plus important qu'il mentionne les apparitions de Pontevedra (1925) et de Tuy (1929), ce qui équivaut à une reconnaissance officielle par l'Église de ces manifestations divines et des demandes de Notre-Dame. De plus, la mention de la rédaction des premiers Mémoires de sœur Lucie, de 1935 à 1941, et de la troisième partie du Secret le 3 janvier 1944 est une reconnaissance de la validité de son témoignage. *Exit* les objections modernistes de Dhanis et de ses émules.

Sa vocation y est évoquée en une phrase : « *Instruite par Notre-Dame du Rosaire, le 13 juin 1917, elle fut appelée à répandre dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie.* » C'est un peu court. D'autant que toutes les paroles de Notre-Dame citées dans le décret sont amputées. Il y est dit par exemple : Lucie avait « *Notre-Dame "comme refuge et chemin jusqu'à Dieu"* ». Ce fut plus précisément son Cœur Immaculé qui fut son refuge, conformément à la promesse de Notre-Dame : « *Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu.* » (13 juin 1917)

LA DÉVOTION RÉPARATRICE CENSURÉE.

Plus loin, nous lisons : « *L'apparition de Notre-Dame et de l'Enfant-Jésus, dans laquelle lui fut demandée la dévotion des premiers samedis.* » On se refuse à écrire la « dévotion réparatrice des premiers samedis ». Le mot de « réparation » n'apparaît pas une seule fois dans le décret.

L'omission est choquante lorsqu'est mentionnée l'offrande de ses sacrifices : « *Sœur Lucie répète dans son cœur la prière d'offrande que Notre-Dame lui a enseignée : "Ô Jésus, c'est pour votre amour."* » Point final de cette prière !? Voici la suite enseignée par Notre-Dame le 13 juillet 1917 : « ... pour la conversion des pécheurs et en réparation des péchés commis contre le Cœur Immaculé de Marie. » C'était la « prière habituelle » de sœur Lucie, selon ses propres dires.

Lucie est présentée comme une « prophétesse

de la "grâce et de la miséricorde" que Dieu veut répandre sur le monde ». Une miséricorde apparemment accordée sans aucune condition. On reconnaît là la plume d'un ecclésiastique pénétré de la pensée du pape François, qui n'était pas celle de sœur Lucie : « Ma mission est d'indiquer à tous l'imminent danger où nous sommes de perdre notre âme à jamais si nous restons obstinés dans le péché. » (au Père Fuentes, le 26 décembre 1957)

Alors, sœur Lucie, *prophétesse* ? Certes ! Parce qu'elle fut la messagère de Marie, laquelle est, et Elle seule, dispensatrice de la "grâce et de la miséricorde", mais Elle ne l'est effectivement que si l'on satisfait ses requêtes.

L'omission de la réparation est très sensible dans cette phrase : « *Sœur Lucie offre sa vie, en union avec Jésus-Eucharistie et le Cœur Immaculé de Marie, pour l'Église et pour la conversion des pécheurs.* »

L'expression « avec le Cœur Immaculé » ne se trouve pas une seule fois dans ses écrits. C'est le pape François qui recommande de marcher avec Marie. En revanche, sœur Lucie, instruite par l'Apparition, sait que Marie est la Médiatrice : elle adresse donc ses prières à Marie et se consacre à son Cœur Immaculé. Sa vie, elle l'offre « pour l'Église et pour la conversion des pécheurs », c'est vrai, mais aussi « en réparation des offenses au Cœur Immaculé de Marie » (voir notre biographie *Sœur Lucie, confidente du Cœur Immaculé de Marie*, éd. CRC, 2014, p. 120 ; 126 ; 174 ; 196 ; 321 ; 346 ; 399 ; 460 ; 472).

Cette censure systématique, véritable travestissement des révélations et des demandes de Fatima, ne s'explique pas. C'est un mystère d'iniquité, c'est la « lutte diabolique contre le message », pour reprendre une expression de sœur Lucie, dans son sixième Mémoire, rédigé en 1993.

Ainsi se trouve occulté l'essentiel de la vie intime et mystique de la voyante, que tous ses écrits rassemblés et étudiés au cours de son procès de canonisation illustrent pourtant, par exemple son récit *Mon chemin*, en grande partie encore inédit. Après le récit de l'apparition du 10 décembre 1925, elle ajoute :

« Pour consoler le Cœur de ma chère Mère du Ciel, je serais contente de boire jusqu'à la dernière goutte le calice le plus amer.

« Je désirais souffrir tous les martyres pour offrir

réparation au Cœur Immaculé de Marie, ma chère Mère, et lui retirer une à une toutes les épines qui le déchirent, mais je compris que ces épines sont le symbole des nombreux péchés qui se commettent contre son Fils, et se communiquent au Cœur de sa Mère. Oui, parce que par eux beaucoup d'autres de ses fils se perdent éternellement.»

SUR LA CROIX.

L'importance et les spécificités des révélations de Fatima étant méconnues, la voyante devient insignifiante. Le décret ne nous apprend finalement rien sur ses vertus héroïques, absolument rien sur sa charité pour consoler Notre-Dame qu'elle a vue si triste le 13 juillet 1917, rien sur ses sacrifices pour préserver des âmes de l'enfer ; rien sur son attachement indéfectible au dogme de la foi, à l'encontre des erreurs modernistes et progressistes de Vatican II, frère Bruno l'a montré dans son commentaire littéral des *Appels du message de Fatima* ; rien sur son obéissance à la Vierge Marie en des circonstances tellement dramatiques, mais aussi à ses supérieurs ; rien sur sa patience dans les contradictions de toutes sortes qu'elle a endurées.

On lit aussi dans le décret : « *Toute la vie de la Servante de Dieu a été une participation au mystère Pascal du Christ.* »

Au mystère pascal ? Oui, mais moyennant le mystère de la Croix que sœur Lucie a connu sur cette terre, notamment quand le Saint-Siège lui a imposé en 1960 certaines « règles » (*sic*), véritable séquestration ! Elle écrivait alors : « La croix se fait plus pesante. Le sacrifice que Dieu nous demande maintenant est aussi plus sanglant. » (15 mai 1960)

Toutes ses épreuves liées à sa mission prophétique et à l'indifférence et même à l'opposition de la hiérarchie à ses requêtes sont passées sous silence.

SA MISSION N'EST PAS ACHEVÉE.

Il est mensonger d'affirmer : « *La consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie fut un*

thème sur lequel sœur Lucie insistait. » Elle a au contraire très souvent rappelé, avec force, que la demande de Notre-Dame n'était pas une consécration du monde. Si elle a *insisté*, c'était pour préciser, à l'encontre de toutes les pressions qu'elle subissait, que la consécration devait être une consécration de la Russie.

Le décret contient ensuite le mensonge officiel sur l'acte de Jean-Paul II de 1984 : « *Le 25 mars 1984, elle vit s'accomplir la consécration par le Pape, en union avec tous les évêques, répondant ainsi à la demande de Notre-Dame.* »

Sœur Lucie a affirmé précisément le contraire à maintes reprises (*Sœur Lucie, confidente du Cœur Immaculé de Marie*, p.430-431). Nous avons de surcroît démontré et dénoncé le travestissement de son témoignage par les lettres apocryphes de 1989-1990 (*ibid.*, p.436-438).

Les personnes bien informées ne l'ignorent pas. À Fatima, le 7 septembre 2016, en montrant ma biographie de sœur Lucie à sœur Angela Coelho, vice-postulatrice de la cause de canonisation de la voyante, je lui ai demandé : « L'avez-vous lue ? » Elle m'a répondu : « Oui, je l'ai lue. Vous avez mené votre enquête. »

Pour quelle raison le décret fait-il l'impasse sur la consécration de la Russie (*sic*) du 25 mars 2022 ? Le pape François l'aurait-il oubliée ?

Il faut maintenant que cette consécration soit complétée par la recommandation de la dévotion réparatrice des premiers samedis du mois, puisque Dieu le veut ! Cette requête, sœur Lucie l'a souvent formulée, par exemple dans sa lettre à Pie XII du 2 décembre 1940 :

« Je profite, Très Saint-Père, de ce moment pour demander à Votre Sainteté de daigner répandre et bénir cette dévotion pour le monde entier. »

Assurément, il faut prier la vénérable Lucie pour obtenir du Saint-Père la recommandation pontificale de cette dévotion. Ce sera son plus grand miracle ! Mais elle le peut tant est grand son pouvoir d'intercession, comme nous allons le voir.

LES MIRACLES DE SŒUR LUCIE

Au lendemain de sa mort, en février 2005, le Père Kondor, vice-postulateur de la cause de canonisation de Francisco et de Jacinta, déclarait :

« *Sœur Lucie réunit toutes les conditions pour être élevée sur les autels. Les pèlerins de Fatima lui attribuent des milliers de miracles. Sœur Lucie en plaisantait, disant qu'elle faisait beaucoup de miracles sans le savoir.* »

Dès son noviciat.

De fait, de son vivant, sœur Lucie avait déjà accompli de nombreux miracles, et cela dès son noviciat, en Espagne, à Tuy, alors qu'elle était âgée de trente ans.

Nous avons, dans les archives de la maison Saint-Joseph, des témoignages circonstanciés sur la guérison subite d'une enfant, *Teresinha do Meni-*



Sœur Marie-Lucie du Cœur Immaculé et les colombes de la Vierge pèlerine.

« Ave Maria, gratia plena... Columba formosissima, Intacta Virgo, semper Virgo, Immaculata sanctissima ! Dominus tecum ! Réjouissez-vous, ô Marie, pleine de grâce... Vous êtes la Colombe très belle, la Vierge intacte, toujours Vierge, l'Immaculée très sainte ! Le Seigneur est avec vous !

« En effet, l'Esprit-Saint s'est fait de vous une colombe, il veut habiter en vous, se manifester par vous, comme il s'est manifesté par la Sainte Colombe, entre Père et Fils, lors du baptême de votre Fils Jésus-Christ, et dans la théophanie de Tuy, en jaillissant du sein du Père, sous la forme d'une Colombe s'élançant vers vous. Parce que vous êtes l'habitable, le sanctuaire de ce Dieu d'Amour qui se plaît à résider en vous et à se manifester à vous. » (frère Bruno de Jésus-Marie)

En 1946, au Portugal, pendant le voyage triomphal qui conduisit une procession de plus de quatre cents kilomètres, organisée pour le renouvellement solennel de la consécration de la nation à

la Vierge Immaculée, le 1^{er} décembre se produisit pour la première fois le "miracle des colombes", qui atteste ce mystère : en effet, dans la ville de Bombarral, au moment où la statue de Notre-Dame de Fatima partait pour Cadaval, des six colombes lâchées par deux jeunes filles, cinq vinrent se poser sur le pavois de Notre-Dame et y restèrent jusqu'à Lisbonne, malgré le bruit, les chants, les pétards, etc. Sur le parvis de la cathédrale, avant d'entrer, comme pour prouver à l'immense foule qu'elles n'étaient pas attachées, les colombes s'élevèrent dans les airs, puis revinrent à leur poste.

Plus tard, l'évêque de Leiria fit cadeau à sœur Lucie des colombes qui accompagnèrent la Vierge pèlerine de Fatima à travers le monde. Au carmel, sœur Marie-Inès de l'Eucharistie, nièce de sœur Lucie, fut chargée de s'en occuper. « Comme je ne savais pas faire, confiera-t-elle à nos sœurs de la maison Sainte-Marie lors d'un parloir, sœur Lucie m'aida. Un jour, dans notre jardin, je l'ai trouvée à genoux et assise sur ses talons, les bras en croix, à la façon des carmélites, devant la statue de Marie au Cœur Immaculé. C'était ravissant ! Elle était en train de donner aux colombes le maïs qu'elle avait dans son tablier. Il y en avait bien quatorze ou quinze, partout autour d'elle, sur ses genoux, sur ses bras, sur sa tête ! Quel dommage que je ne sache pas dessiner ! J'ai tout de même pu courir chercher l'appareil photographique de la maison, et je l'ai prise en photo, avec toutes les colombes. Ah ! oui, j'en aurais bien fait un tableau. Mais comme je ne sais pas dessiner... »

Après ce parloir, nos Petites sœurs du Sacré-Cœur se sont empressées de dessiner cette scène qui nous parle tant de la sainteté de la confidente de l'Immaculée. Assurément, pour qui connaît sa vie, la présence si gracieuse de ces colombes qui l'entouraient et qui se posaient sur elle, illustre cette belle vérité, à savoir que sœur Lucie, à l'image de sa Mère chérie, toute réfugiée dans son Cœur Immaculé, était devenue elle-même, en quelque sorte, le réceptacle du Saint-Esprit, rayonnant en toutes ses œuvres ses sept dons.

mo-Jesus, Petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, fille d'Aristides de Sousa Mendes, consul du Portugal à Vigo.

En effet, le 9 janvier 1928, une petite fille, Teresinha, âgée de trois ans, « tomba malade. Elle souffrait, raconte son père, d'un furoncle à la lèvre supérieure. Le cinquième ou sixième jour, deux abcès apparurent dans le dos, l'un à la hauteur du rein gauche, l'autre dans la région lombaire inférieure. » Les médecins consultés diagnostiquèrent chez cette enfant une infection purulente à streptocoques. « Les abcès étaient très profonds et mettaient du temps à mûrir avant que l'on puisse les percer à la lancette. La petite, qui depuis le début avait une fièvre intense avec délire, souffrait maintenant de douleurs horribles. » Au bout de cinq semaines, l'abcès supérieur, devenu énorme, parut présenter les conditions qu'il fallait pour être opéré. Hélas ! l'intervention chirurgicale n'arrangea rien. De plus, « l'abcès inférieur se mit à atteindre un volume plus grand que celui de l'abcès supérieur et l'enflure se propagea dans la jambe droite, jusqu'au genou ».

Comme ses sœurs allaient à l'école chez les dorothées de Tuy, Lucie apprit la grave maladie de l'enfant. La voyante de Fatima dit alors à ses parents de ne pas s'inquiéter, que Teresinha allait guérir. « *Ce fut à ce moment-là, écrit son père, qu'il se passa un phénomène inexplicable pour nous. Pendant la nuit, et contrairement à ce que prévoyait le docteur, tout disparut : la fièvre, l'abcès, l'enflure de la jambe. Quand, au matin, nous vîmes notre fille, quelques heures auparavant si défigurée et enfiévrée, et maintenant sans trace des maux qui, pendant trois mois, l'avaient tourmentée, nous en fûmes véritablement stupéfaits ! Teresinha riait et disait qu'elle voulait aller par terre.* »

Le docteur de Sousa n'en fut pas moins surpris. Il concluait comme le père de l'enfant : « *Il convient de dire tous nos remerciements aux dorothées. Je crois que ce furent elles qui obtinrent tout par leurs prières.* »

« Si mon père, témoignait sa fille Isabelle, n'a pas fait allusion à sœur Lucie, c'est parce que sur la demande de la Mère supérieure nous devions garder secrète sa résidence à Tuy, et c'est pourquoi mon père remercia sœur Lucie de son intervention en nommant toutes les dorothées. » (*Sœur Lucie, confidente du Cœur Immaculé de Marie*, p. 186-187)

« Allez chercher sœur Lucie... »

Sœur Lucie quitta la ville de Tuy après la guerre, en 1946, pour revenir au Portugal. En effet, comme le président Salazar avait favorisé le retour des reli-

gieuses expulsées par les révolutionnaires en 1910, les dorothées avaient pu y rouvrir des collèges. Sœur Lucie fut conduite à Sardao, près de Porto, et les Portugais venaient la voir pour obtenir des guérisons miraculeuses.

« Elle a le don des miracles, écrivait le Père jésuite Luiz Gonzagua Mariz. Voici le récit de sa supérieure de Sardao, racontant une guérison qui offre toutes les caractéristiques d'un miracle authentique.

« Une pauvre mère se présente à la porterie du collège avec son enfant perclus de paralysie. L'enfant pleure et gémit. Sa mère le serre contre sa poitrine et implore la supérieure : *« Allez chercher sœur Lucie pour qu'elle guérisse mon fils ! »*

– *Comment ? Vous n'y pensez pas*, lui répond la supérieure. *Sœur Lucie ne peut pas faire un tel miracle ! »*

« À cet instant, l'enfant paralytique pousse un cri de douleur poignant.

– *Vous voyez, Mère supérieure ! Aurez-vous le cœur de laisser souffrir mon fils, alors que vous pouvez le soulager ? »*

« La supérieure, touchée par tant de foi, appelle la voyante et lui dit : *« Portez cet enfant au jardin. »*

« Sœur Lucie prit l'enfant dans ses bras et sortit. Quelques minutes après, elle revint, tenant l'enfant par la main. Celui-ci l'accompagnait, trotinant à petits pas pressés.

« La mère de l'enfant, voyant son fils marcher sans difficulté, allait lancer un cri de bonheur. D'un geste, la supérieure lui imposa silence et elle dit à la voyante : *« Vous pouvez aller. Merci. »*

« La nouvelle de ce miracle se répandit rapidement partout. » (*ibid.*, p. 312)

« Il est trop orgueilleux. »

De son vivant, par l'intercession du Cœur Immaculé de Marie, sœur Lucie a obtenu des conversions qui paraissaient inespérées, par exemple celles de pauvres prêtres très tentés d'abandonner leur ministère. Mais ce ne fut pas toujours le cas : parfois la conversion s'avérait impossible ; comme lorsque Notre-Seigneur se trouva confronté à des incrédules : il n'était pas alors question pour lui de faire un miracle.

Le Père José Valinho, neveu salésien de sœur Lucie, m'a raconté qu'un jour il lui fit rencontrer au parloir du carmel de Coïmbre l'un de ses confrères salésiens qui voulait renoncer à la vie religieuse pour se marier. Après avoir parlé avec ce prêtre, elle confia à son neveu : « Il est trop orgueilleux. Il ne reviendra pas sur sa décision. »

Avec le livre des *Mémoires*.

Après sa mort, en février 2005, sœur Lucie, qui sur cette terre prenait tant à cœur les intentions de sa famille spirituelle, continua à être attentive à nos supplications et à obtenir des grâces extraordinaires.

Ainsi, le 13 juin 2005, dans le nord de l'Argentine, à Salta, où se trouve le siège de l'*Apostolat mondial de Fatima* pour ce pays, sœur Lucie a guéri Rosario André.

C'était une enfant de quatre ans lorsque l'on diagnostiqua chez elle le syndrome hémolytique et urémique entraînant une insuffisance rénale et affectant le système nerveux central. C'est une maladie rare avec un taux de mortalité très élevé chez les malades qui en sont atteints. Rosario subit dix jours de soins intensifs à l'hôpital et on commença des hémodialyses. Or, elle contracta à ce moment-là une infection. Mais l'insuffisance rénale contre-indiquait l'emploi de l'antibiotique nécessaire. Rosario avait de la fièvre, de la diarrhée et elle vomissait. Elle était de plus en plus faible. Elle allait bientôt mourir.

C'est alors que sa maman, Alexandra Maria, eut recours à sœur Lucie. Le 13 juin 2005, elle plaça sur sa poitrine le livre de ses *Mémoires*, et lui demanda de sauver son enfant. Quelques instants plus tard, Rosario se trouva complètement guérie, aussi bien de l'infection que du syndrome. Les médecins ne purent expliquer cette guérison immédiate et complète.

En témoignage de reconnaissance, la mère de famille envoya toute la documentation médicale au sanctuaire de Fatima.

Il est notable que les parents de l'enfant ont comme prénoms Marie et Joseph. La miraculée est née le 6 octobre 2000, la veille du jour consacré à Notre-Dame du Rosaire, et elle fut prénommée Rosario pour honorer cette fête. La guérison arriva un 13, jour anniversaire des apparitions de Fatima et du décès de sœur Lucie.

Six ans plus tard, Rosario était toujours en bonne santé. En mai 2011, le professeur Américo Pablo Lopez Ortiz, président international de l'*Apostolat mondial de Fatima*, le constata lui-même en rencontrant sa famille à la paroisse Notre-Dame de Fatima, de Salta, puis chez elle (*Messenger of the World apostolate of Fatima*, 2013, n°2, p. 14-15).

Lors de la translation de Coïmbre à Fatima : « Sœur Lucie, Héléne ! »

La translation du corps de sœur Lucie de Coïmbre à Fatima eut lieu un an après sa mort, le 19 février 2006. Sa tombe se trouve désormais dans la

basilique de Fatima et les pèlerins qui s'y recueillent obtiennent par son intercession des grâces, parfois des faveurs extraordinaires, dont certaines paraissent d'authentiques miracles. Le bulletin pour sa cause de canonisation en publie des témoignages touchants.

Voici le récit d'une guérison qui a eu lieu précisément le 19 février 2006, lors de l'arrivée du corps de sœur Lucie à Fatima.

Les médecins avaient décelé chez Héléne Bravo Jimenez un mélanome qui est une tumeur de la peau ou des muqueuses. Ils la conduisirent dans une unité oncologique où elle subit une intervention chirurgicale. On lui retira trois ganglions lymphatiques cancéreux.

Après cela fut entamé un traitement chimiothérapique qu'on dut interrompre, suite à une insuffisance immunologique. Lorsque Héléne eut un peu récupéré, on essaya en vain de le reprendre.

Le 9 février 2006, d'autres ganglions cancéreux furent décelés sur une jambe d'Héléne, et le chirurgien lui donna rendez-vous le 20, pour une nouvelle opération.

Or, un parent de la malade avait décidé de faire pèlerinage les 18 et 19 février au Portugal, en raison de la translation du corps de sœur Lucie de Coïmbre à Fatima. Il encouragea Héléne à l'accompagner.

À Fatima, lorsque le cercueil de sœur Lucie arriva à la chapelle des apparitions, raconte-t-il, je parvins à m'en approcher et je posai mes deux mains sur le dessus du cercueil et demandai la guérison d'Héléne. J'ai simplement dit : « Sœur Lucie, Héléne ! »

Après, je posai mes mains sur la tête d'Héléne et lui dis : « De la part de sœur Lucie. » Ensuite, nous avons lavé la partie atteinte de sa jambe avec de l'eau de Fatima.

Le lendemain, lors de son rendez-vous médical, le médecin pratiqua une anesthésie sur la jambe malade, en vue d'un examen, et il fut très surpris : il n'y avait plus rien ! Il fit tout de même un prélèvement pour une biopsie. Trois jours après, il téléphona à Héléne, lui annonçant qu'elle était guérie.

Les années ont passé. Il n'y a pas eu de rechute. Nous sommes très reconnaissants à sœur Lucie de son intercession.

Témoignage de Juan Bravo Jimenez (*Bulletin de la cause de canonisation n°16, septembre-décembre 2013, p. 5*).

Disparition d'un cancer de l'ovaire.

Voici le témoignage d'une autre guérison stupéfiante. Un prêtre argentin, le Père Adrian Marzilli, raconte :

J'ai appris que ma nièce, une jeune fille de quinze ans, avait un cancer de l'ovaire. J'ai commencé à faire une neuvaine avec la prière pour demander la béatification de sœur Lucie, précisément neuf jours avant le 13 mai. Je demandais à la confidente de l'Immaculée qu'elle obtienne de Dieu le miracle de la disparition du cancer.

J'ai reçu un coup de téléphone pour me dire que les médecins voulaient l'opérer le 13 juin, car la tumeur risquait de se propager ; mais, trois jours avant, le 10 juin, on a fait une nouvelle échographie et, surprise ! la tumeur avait complètement disparu. Le médecin m'a dit qu'il ne savait pas comment expliquer cette disparition.

Le prêtre argentin, lui, qui avait fait la neuvaine à sœur Lucie, le savait !

(Bulletin n° 30, mai-août 2018).

Toutes les métastases ont disparu.

Il y a cinq ans, lorsque j'avais sept ans, l'état de mon grand-père empira subitement, après divers traitements contre un cancer de l'estomac. Il avait des métastases dans les poumons et dans le cou, au point que les médecins pronostiquèrent deux mois de vie tout au plus. À ce moment-là, lorsque je compris ce qui se passait et que mes parents me préparaient à l'idée que mon grand-père pouvait partir rapidement auprès de Jésus, je demandais à sœur Lucie, en la priant, que mon grand-père ne meure pas.

Avant la fin de l'année, nous apprîmes que toutes les métastases avaient disparu. Mon grand-père a vécu toutes ces dernières années avec une belle qualité de vie. Je dois beaucoup remercier pour tout ce temps que j'ai pu passer avec lui.

(Francisco Carmo Pedro, Portugal. Bulletin n° 36, mai 2021).

Conversions inespérées.

Voici deux conversions inespérées survenues en Irlande. Ce témoignage est signé Margaret.

J'ai prié sœur Lucie en demandant son intercession auprès de Dieu et de Notre-Dame pour mon frère et ma belle-sœur d'un âge avancé, en mauvaise santé. Ils s'étaient éloignés de la pratique des sacrements depuis de nombreuses années et ils ne voulaient pas recevoir l'extrême-onction. Il n'y avait pas le moindre signe qu'ils puissent changer d'avis. Or, grâce à l'intercession de sœur Lucie, ils se confessèrent, reçurent la communion et l'extrême-onction. Ma belle-sœur mourut en mai et mon frère en juin, tous deux avec une grande paix au cœur.

(Bulletin n° 30, mai-août 2018).

Une grande force chez une déprimée.

Voici le récit de la guérison soudaine de la très grave déprime d'une jeune fille belge, Michèle.

Je me trouvais en cinquième année de psychologie quand j'ai fait une forte dépression, j'étais sans courage pour continuer à étudier ou pour faire quoi que ce soit d'autre, et sans volonté de vivre. Quatre années passèrent ainsi. Je continuais à être de plus en plus déprimée.

Un jour, ma mère me dit qu'elle allait demander à sœur Lucie de m'accorder la grâce d'être capable de terminer mes études. Je sentis alors une très grande force en moi et la volonté de réciter tous les jours le chapelet. Je le fis et, en moins d'un mois, je me suis remise à étudier et j'ai réussi à terminer mes études.

Maintenant, je me sens bien et heureuse, et je continue à prier tous les jours Notre-Dame et sœur Lucie, car je veux leur exprimer, ainsi qu'à ma famille, mon extrême reconnaissance.

(Bulletin n° 31, octobre 2018).

Guérie de deux AVC... avant le 13 du mois !

Une nuit, j'ai eu un AVC et je suis restée avec une vive douleur à l'œil et au côté droit du visage, ainsi qu'une grande inflammation. Après avoir subi divers examens, le médecin me dit que, en fait, j'avais eu deux accidents vasculaires cérébraux, et qu'il n'y aurait pas d'amélioration ; et s'il y en avait une, elle serait faible et prendrait de nombreux mois. J'étais résignée, mais comme rien n'est impossible à Dieu, je décidai de recourir à l'intercession de Notre-Dame et de sœur Lucie. Mais les douleurs augmentaient chaque jour et étaient insupportables.

J'ai continué à prier et j'ai dit à sœur Lucie que pour être sûre que les améliorations arriveraient par son intercession, elle devait m'obtenir cette grâce avant le 13 du mois. Nous étions le 9.

Le lendemain, je prenais mon petit déjeuner et, à mon grand étonnement, en regardant devant moi, je vis le rideau blanc. Les améliorations se poursuivirent le jour suivant, le 11, et le 12 je voyais normalement. Je suis très reconnaissante envers sœur Lucie, car ce fut elle qui m'a aidée pendant cette période difficile sans que jamais je perde l'espoir d'une guérison.

(Natércia Nogueira, Portugal, Bulletin n° 35, octobre 2020).

Du curé Martin Manevy, d'Argentine.

Je suis prêtre de la paroisse Notre-Dame de Fatima, dans l'archidiocèse de Corrientes, en Argentine. Nous y récitons le chapelet, nous y faisons l'adoration eucharistique et, chaque 13 du mois, nous y rappelons particulièrement le Message de Fatima.

(suite, p. 27)

L'INTERCESSION DE SŒUR LUCIE POUR DES FAMILLES CHRÉTIENNES

Un mariage... célébré à Fatima.

Un 13 octobre, étant dans le sanctuaire de Fatima, j'ai commencé à réciter la prière pour la béatification de sœur Lucie, en lui demandant la grâce de rencontrer un saint homme pour pouvoir faire un saint mariage. Tous les jours j'ai récité cette prière ainsi que le chapelet, comme Notre-Dame l'avait demandé. Au dernier jour de ce même mois d'octobre, j'ai fait la connaissance d'un garçon grâce à un groupe d'amis. Plus ou moins trois mois après, nous avons commencé à nous fréquenter... Et deux ans plus tard, nous nous sommes mariés. Nous avons célébré notre mariage à la basilique de Fatima. Je remercie Dieu pour l'intercession de sœur Lucie en faveur de ce mariage. Je poursuis toujours la récitation de la prière et du chapelet. Lorsqu'après quatre mois je n'attendais pas d'enfant, j'ai récité la prière à cette intention... Et un mois plus tard, je découvrais que j'étais enceinte. Merci sœur Lucie.

(O Maria, Portugal, *Bulletin de la cause de canonisation n° 37, octobre 2021*).

« *Jamais à l'église...* »

Si ! grâce à Lucie !

J'ai lu la biographie de sœur Lucie publiée par le carmel de Coïmbre. À la fin du livre se trouve la prière pour demander sa béatification. Je l'ai récitée et j'ai demandé à sœur Lucie qu'elle intercède auprès de Notre-Dame pour la conversion d'un jeune homme avec qui ma fille vivait en union de fait. J'ai prié dans l'intimité de ma chambre, mais j'ai pensé que je devais le faire avec plus de solennité. J'ai décidé de me rendre à Fatima, à la basilique, auprès de la tombe de sœur Lucie, pour faire cette demande mettant tout sous sa protection. Ma fille me disait qu'ils allaient se marier, mais jamais à l'église parce que lui ne le voulait pas.

Cependant, je n'ai pas cessé de prier avec force pour qu'ils fondent une famille chrétienne. Quelques mois plus tard, de façon inattendue, il demanda ma fille en mariage lui disant qu'ils se mariaient à l'église. Depuis lors, il a assisté à certaines messes et il est

devenu plus docile lorsqu'il s'agit de Dieu ou de l'Église. J'ai relaté cet événement, car pour moi c'est un véritable miracle : un tel retournement n'a pu se produire que par l'intervention de sœur Lucie.

(Maria Helena Batista, Portugal. *Bulletin n° 35, octobre 2020*).

Après cinq ans d'attente...

Ma belle-fille désirait beaucoup avoir un fils, mais cela faisait cinq ans qu'elle essayait d'être enceinte sans résultat. Un jour, elle vit à la télévision (RTP) un message du carmel de Coïmbre qui disait que de nombreuses femmes qui n'arrivaient pas à avoir un enfant recouraient à sœur Lucie. Elle s'est nourrie de l'espérance d'obtenir également cette grâce. Ainsi, j'ai commencé à prier sœur Lucie pour ma belle-fille. Elle est maintenant enceinte de cinq mois et nous avons appris que ce sera une fille. Merci, sœur Lucie !

(Clarinda, Venezuela. *Bulletin n° 40, mai 2023*).

Toutes les possibilités de la médecine étaient épuisées...

Je suis mariée depuis sept ans et, pour des causes génétiques, je ne pouvais pas avoir d'enfant. Nous avons épuisé toutes les possibilités de la médecine et c'est pourquoi j'ai recouru à sœur Lucie. J'ai demandé son intercession auprès de Notre-Dame et de Notre-Seigneur pour qu'elle m'obtienne la grâce d'avoir un enfant. Dieu a entendu et exaucé cette demande puisque nous avons eu un garçon qui fait notre bonheur. Je rends grâce à Dieu pour son infinie bonté et je remercie sœur Lucie pour son intercession.

(Adriana Vicente, Portugal. *Bulletin n° 37, octobre 2021*).

Une grossesse à risque pour une "Lucie".

J'étais enceinte de vingt-quatre semaines quand le médecin, lors d'une échographie, découvrit que je développais une grossesse à risque. Le bébé que nous attendions devait s'appeler Lucie. Mon mari et moi avons décidé de demander à sœur Lucie de Fatima qu'elle intercède pour ne pas avoir à interrompre la grossesse. Je fus mise au repos et

j'avais des contractions qui indiquaient un accouchement. Une fois il parut imminent, mais le bébé ne sortait pas parce qu'il ne pesait que 750 grammes. Quand j'ai dû me mettre au repos, nous avons décidé de réciter chaque jour la prière pour la béatification de sœur Lucie. Nous l'avons diffusée et nous la récitons avec nos familiers et nos amis avec une grande confiance. Lucie est née à la trente-neuvième semaine avec un poids de trois kilos, en parfaite santé. Je suis convaincue que cette grâce de Dieu fut concédée par l'intercession de sœur Lucie de Fatima.

(Rosario, Argentine, *Bulletin n° 39, octobre 2022*).

Au terme de la cinquième neuvaine.

Je voudrais communiquer une grâce obtenue par une de mes amies. Elle n'arrivait pas à mener une grossesse à son terme et le médecin lui annonça qu'il lui serait impossible d'avoir des enfants. Elle en fut très triste et souffrait énormément de cette situation.

Je l'ai encouragée à garder la foi et, en même temps, j'ai commencé à prier sœur Lucie. J'ai récité neuvaine sur neuvaine et, après la cinquième, mon amie m'apprit qu'elle était enceinte. Je suis très reconnaissante envers sœur Lucie parce que le bébé est né et c'est un magnifique garçon.

Merci, sœur Lucie !

(Maria Prazeres, Portugal. *Bulletin n° 40, mai 2023*).

Une communion privée... grâce à Lucie.

Je viens juste d'avoir treize ans et je désire remercier Lucie de Fatima pour la grâce qu'elle m'a concédée en me permettant de faire ma première communion le jour de mon anniversaire. Cela faisait trois ans que je désirais recevoir Jésus, mais ma mère ne le voulait pas. Cependant, grâce à Lucie de Fatima, ma mère changea d'avis et me le permit. Grâce à ma première communion, ma famille s'est réunie et nous avons passé une journée merveilleuse. Je serais heureux d'en savoir plus sur l'histoire de Fatima et d'avoir une image de Lucie.

(Diego Leal, Espagne. *Bulletin n° 35, octobre 2020*).

Après la mort de sœur Lucie, j'ai commencé à lui demander son intercession auprès du Seigneur pour la guérison des malades que je connaissais. Je vais seulement vous raconter un des nombreux cas de guérison qui sont arrivés chez nous.

Le 13 janvier, un jeune homme qui souffrait d'une tumeur grave est entré dans notre église. J'ai prié pour lui, je lui ai administré le sacrement des malades et j'ai demandé à sœur Lucie d'intercéder pour sa guérison.

Un mois plus tard, le 13 février, ce jeune homme est venu me dire qu'il était guéri. Je vous envoie les documents médicaux.

(*Bulletin n° 32, mai 2019*).

Rédigé par un médecin.

Voici le récit d'une autre guérison qu'un ami médecin a rédigé à partir de la relation de la malade.

D'après les informations données par le bulletin pour la cause de canonisation de sœur Lucie (*Bulletin n° 19, septembre-décembre 2014, p. 8*), au début de l'année 2013, Maria Joaquina Roda souffrait d'une récurrence précoce d'un cancer du sein, signant l'échec d'une chirurgie et d'une radiothérapie qui avaient pourtant entraîné beaucoup de souffrance et d'inconfort en raison de sérieux ennuis de cicatrisation et d'une réaction cutanée sévère suite à l'irradiation. La nouvelle de la récurrence, de très mauvais pronostics en elle-même, et la perspective d'une nouvelle intervention chirurgicale particulièrement délicate avaient plongé la malade dans une grande tristesse.

C'est alors que madame Joaquina Roda eut l'inspiration de faire appel à sœur Lucie pour demander d'être délivrée de son mal, s'il était possible, et la force de supporter les souffrances que le Bon Dieu lui enverrait. Elle eut aussitôt le sentiment d'être entendue. Elle ressentit en même temps un mieux-être physique et une diminution des symptômes douloureux.

Deux jours plus tard, à sa grande surprise, elle eut l'impression, en prenant sa douche, que le nodule tumoral de son sein avait beaucoup diminué de volume ou peut-être même qu'il avait disparu. Stupéfait à son tour, un des médecins de madame Joaquina Roda fit pratiquer une nouvelle biopsie de la région pathologique. À la suite de cette biopsie, l'examen histologique (c'est-à-dire des tissus organiques) n'a montré qu'un nodule résiduel sans cellules malignes.

Le médecin ami commente : « Souhaitons que ce témoignage puisse être corroboré par l'examen du dossier médical. Compte tenu du fait qu'il y a eu

apparemment un examen histologique avant et après la guérison et une IRM de sa récurrence tumorale quelques jours avant sa guérison, cela pourrait être un cas très démonstratif ! Si tout cela est confirmé par le dossier médical, il y aurait des éléments de preuve suffisants pour affirmer le caractère inexplicable et miraculeux de cette guérison. »

Ce qu'il faut retenir de ces récits, c'est que ces grâces extraordinaires, obtenues par sœur Lucie, manifestent la toute puissante intercession du Cœur Immaculé de Marie. Si sœur Lucie est puissante sur le Cœur de notre Père céleste, c'est par la médiation du Cœur Immaculé de notre très chère Mère du Ciel.

NOTRE-DAME LE LUI A PROMIS

Actuellement la reconnaissance des miracles par la Congrégation pour les causes des saints ou bien leur contestation et leur rejet paraît surtout dépendre des partis pris des plus hautes autorités romaines. Les prétendus miracles pour les canonisations de Paul VI et de Jean-Paul II furent de faux miracles ; des médecins amis les ont sévèrement critiqués ("Enquête sur la guérison de Floribeth Mora Diaz", dans *Il est ressuscité*, n° 139, mai 2014, p. 27-30).

Mais ayons confiance. La reconnaissance du miracle nécessaire, d'un vrai miracle, pour la béatification de sœur Lucie viendra à l'heure de Dieu, quand Dieu le voudra.

Nous savons que sœur Lucie est déjà au Ciel, puisque Notre-Dame, dès le 13 mai, lui avait promis de l'y emmener. Nous pouvons donc recourir à son intercession avec la plus grande confiance.

En 1916, l'Ange du Portugal avait annoncé aux trois pasteurs : « *Les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de vos supplications.* » Conformément à cette promesse, grand fut le pouvoir d'intercession de Lucie lorsqu'elle vivait en ce monde, nous l'avons vu. Maintenant qu'elle est au Ciel, elle est encore plus puissante pour toucher le Cœur de sa très Sainte Mère. La confidente de l'Immaculée en avait elle-même averti ses correspondants de son vivant : « *D'ici peu, nous irons au Ciel et, là, nous supplierons mieux pour toutes ces intentions. Je crois pour ma part qu'un grand apostolat m'attend là-bas.* » (26 décembre 1961) Et encore en août 1960, à l'évêque de Fatima qui lui avait envoyé une carte postale de Lisieux : « *Quand je serai délivrée de la prison de cette terre, mon apostolat sera plus fécond et mes possibilités décuplées.* » Voilà qui doit nous encourager à confier nos grandes intentions à la messagère de l'Immaculée.

(*père François de Marie des Anges.*

SAINT SUAIRE, LA RÉPONSE DÉFINITIVE

Versailles le 1^{er} Novembre 2023,
fête de la Toussaint.

À monsieur Jean-Christian Petitfils, historien et écrivain.
Aux bons soins de son éditeur, la société Tallandier,
48, rue du Faubourg Montmartre 75009 Paris.

Cher monsieur Petitfils,

On parle beaucoup de votre livre à succès *LE SAINT SUAIRE DE TURIN, TÉMOIN DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST*, vendu par Tallandier comme “*L’enquête définitive*”. Vous y retracez l’itinéraire présumé du Saint Suaire dans votre première partie : « *Que dit l’histoire* », et vous avez raison d’affirmer que le Saint Suaire porte l’image authentique de Jésus. Il n’était pas besoin d’attendre « le verdict » du carbone 14 pour en être certain. C’est ce qu’a démontré il y a quarante-cinq ans, de manière magistrale, frère Bruno Bonnet-Eymard, dans des travaux précédant d’une dizaine d’années l’expérience de 1988, et qui se sont poursuivis depuis. Vous ne les ignorez pas, certes, puisque vous incluez dans votre « bibliographie » ses deux ouvrages qui retracent des années d’investigation, entre autres les preuves historiques confortées par l’étude de l’évolution de l’iconographie dont vous recopiez nos images, y compris celle du codex Skylitzès que j’ai obtenue en 1990 de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

Vous ignorez ses travaux sur le passage du Saint Suaire à Athènes et vous citez complaisamment Ulysse Chevalier et Saxer, en passant sous silence que frère Bruno les a magistralement réfutés en 1991, quinze ans avant Emmanuel Poulle¹, remontant aux sources en étudiant le “Mémoire” attribué à Pierre d’Arcis, aux archives de Troyes². Bref vous avez repris ses vingt ans de travaux, dans votre livre, mais sans jamais citer ce dont il est l’auteur.

Dans votre seconde partie « *Que dit la science ?* » votre compilation reprend les travaux des pionniers de la sindonologie, et relate tout au long les travaux d’investigation du STURP³, dont il vous a été facile aussi de trouver le récit en français, dans les recensions qu’en a faites frère Bruno⁴. Mais vous ne le citez jamais, vous bornant à inscrire deux notes insignifiantes lorsque vous citez des paroles de John Jackson et de Gonella, à lui adressées⁵.

Vous noyez le lecteur, en décrivant complaisamment les contorsions de centaines de « scientifiques » ou se croyant tels, qui ont laborieusement recherché, par tous les moyens, depuis trente-cinq ans, sans y parvenir, à

justifier les mesures faites en 1988 dans les labos, ainsi que leurs écarts. Ces recherches rétroactives ont porté sur la « pollution » supposée des échantillons (malgré le protocole de nettoyage qui leur a été appliqué), la présence de coton (bien que les fils trouvés dans les labos – comme le fil rouge trouvé à Tucson – aient été retirés), les incendies, le bombardement de neutrons ou « la patine bioplastique ». Vous admettez sans sourciller p. 297-298 dans une phrase alambiquée de douze lignes, que c’est « *la combinaison de plusieurs facteurs... qui pourraient (sic) expliquer l’écart de treize siècles avec l’âge réel du Linceul* ». Ces recherches ont été bien vaines. Elles ont contribué à entretenir le doute déclenché par ce que vous appelez « *le coup de tonnerre du C14* », tout en permettant la tenue de colloques et... la vente de nombreux livres.

Mais la malhonnêteté de votre livre réside dans l’affirmation péremptoire qui figure au chapitre XII à propos de la datation au C14. Après un sous-titre courageux : « *Le test de 1988 invalidé par ses propres résultats* », vous décrêtez (p. 281) sans examiner nos arguments : « *Certes, il n’y a pas eu substitution d’échantillons, comme l’ont prétendu le frère Bruno Bonnet-Eymard et l’abbé Georges de Nantes, de la Contre Réforme Catholique – acte impensable compte tenu du nombre de personnes présentes dans la sacristie du Duomo au moment de leur découpe –, mais une certaine manipulation des chiffres, dans le but à la fois de tomber dans la bonne fenêtre historique (sic !) et de valider globalement le test.* »

Or Jacques Evin avait convaincu frère Bruno, avant la datation, que la méthode AMS permettait de dater au C14, de petits échantillons, et ceci de manière très précise. Vous devez penser de même, mais vous vous en tirez par une pirouette, en écrivant, p. 284 : « *La conclusion est claire, le test du C14 de 1988, dont la méthode scientifique a été biaisée et malmenée, est purement et simplement nul et non avénu [...]. Il y avait erreur, restait à trouver les causes de cette erreur.* »

Y a-t-il eu des erreurs commises pendant les opérations d’analyse des échantillons ? C’est une hypothèse, mais vous ne nous donnez aucun argument, aucune description d’une quelconque erreur, appuyée de preuves !

Y a-t-il eu tricherie ? Ce qui n’était en 1988 qu’une hypothèse a été prouvé par une enquête de police scientifique menée sous la direction de frère Bruno, à laquelle j’ai participé.

De fait « *L’enquête définitive* » a été entreprise dès 1988, il y a trente-cinq ans, par l’équipe pluridisciplinaire de la CRC, dont je faisais partie, l’année même de la datation.

(1) La Contre-Réforme Catholique au XX^e siècle, CRC, n° spécial de février-mars 1991, pp. 10 à 22. Frère Bruno a étudié les documents se trouvant aux archives de Troyes. Il a traduit, d’après la photo de la Bibliothèque Nationale, le document « Champagne 154 f°137 », ce prétendu “Mémoire”, attribué à Pierre d’Arcis, évêque de Troyes. – (2) Les Américains que nous avons rencontrés à Tucson, et de nombreux « savants » s’intéressant au Saint Suaire, donnaient « le Mémoire de Pierre d’Arcis » comme preuve de son origine médiévale, sans l’avoir lu ni étudié. – (3) Une présentation des travaux du STURP a été demandée par le Professeur Baïma Bollone, à frère Bruno qui les avait suivis de bout en bout. Il l’a faite au Congrès de Bologne des 27-28 novembre 1981. Il a continué à les suivre et a exposé par exemple en 1991 les thèses de John Jackson. Voir CRC, *op. cit.*, numéro spécial 271, p. 28 à 34. – (4) La CRC, *op. cit.*, n° 144 d’août 1979. – (5) Cf. Chap. X, la note 4 p. 227, donnant les souvenirs de J. Jackson à treize ans ! Et la note 12 p. 243, citant Gonella : « Cette image ne doit pas, elle ne peut pas exister... Et pourtant le Suaire existe ! »

Elle a abouti rapidement par la constatation de l'hétérogénéité des échantillons analysés, démontrée par l'étude des statistiques fournies dans le rapport de *NATURE*. Elle a été poursuivie par des investigations menées dans les trois laboratoires, à Tucson, Oxford et Zürich.

Cette véritable enquête policière, a abouti au schéma donné en annexe, qui montre comment s'est faite la substitution, en partie sans doute à Turin, mais aussi dans les labos, soucieux d'accorder leurs violons pour obtenir une date médiévale « *dans la bonne fenêtre historique* » comme vous le soulignez p.281, en compensant les résultats trop tardifs¹ obtenus à Tucson, qui fut le premier labo à procéder à la datation.

Nos résultats ont été publiés, après leur dévoilement dans la grande salle de la Mutualité le 25 novembre 1990 devant deux mille personnes, lors d'une conférence intitulée : « *Deux ans après la prétendue datation médiévale, les preuves d'un faux scientifique².* » Le Saint Suaire a été parfaitement daté 21-64 ap. Jésus-Christ, mais ces dates ont été faussement attribuées à l'échantillon de contrôle intitulé : « *tissu associé à la momie de Cléopâtre* ». On trouvera par la suite des traces³ des manipulations effectuées dans les labos sur les échantillons pour aboutir aux dates voulues pour l'échantillon médiéval qu'ils ont baptisé « Saint Suaire ».

« *Il ne faudrait pas que l'on puisse soupçonner, par exemple, que les fibres d'un lin de momie puissent avoir été remises aux laboratoires en place de vrais échantillons du suaire* », avait dit à Tite, Denis Dutton, adversaire résolu de l'authenticité du Saint Suaire... Il n'avait pas soupçonné l'inverse, ce qui fut pourtant le projet de Tite⁴.

Mais ce n'est pas tout, un mensonge qui touche à l'ignominie se situe à la page 268 de votre livre, dans le paragraphe consacré aux « débats et polémiques » où vous écrivez ces lignes assassines : « *Ce qui fit grand mal aux défenseurs de l'authenticité du Saint Suaire furent les charges véhémentes contre les "mafias scientifiques et ecclésiastiques" et les attaques ad hominem d'un membre de la Ligue de la Contre-Réforme catholique, frère Bruno Bonnet-Eymard, aussi bon connaisseur du Saint Suaire que violent polémiste, dont la critique fut un moment relayée par Il Messaggero.* »

Pour noircir le tableau et dissuader vos lecteurs de nous lire, vous mettez en note (en bas de page, et non dans celles qu'on ne lit pas, repoussées en fin de volume) que la Contre-Réforme Catholique à laquelle nous appartenons est « *un Groupe intégriste classé dans un rapport parlementaire de 1995 parmi les mouvements sectaires* ». C'est ainsi que la république tente de discréditer ses ennemis ! Mais vous êtes mal informé, car déjà huit ans auparavant, une campagne de calomnies avait été déclenchée contre nous, par la revue *TRENTE JOURS* en Italie. Mais le 27 mars 1987, le R.P. Vernette, délégué national près

la conférence épiscopale, du groupe « Pastorale et sectes » auprès duquel nous avions protesté, nous a écrit – et nous l'avons publié dans la CRC n° 232 – qu'à ses yeux « *on ne pouvait en aucun cas amalgamer au niveau du contenu, CRC et "phalange catholique" avec Moon, Krishna ou Scientologie* ». Nous sommes membres de l'Église catholique à part entière, même si l'on nous y met à la dernière place !

Ce qui est curieux, c'est que tout au long de votre livre, vous justifiez nos critiques, en énumérant les manœuvres de Tite : éliminer les six labos où il n'avait pas de complices, prendre le pas sur l'Académie pontificale des Sciences et violer les dispositions du protocole qu'il avait signé etc. Il a commis des crimes en tolérant les communications entre les labos, afin qu'ils s'entendent sur les moyens d'accorder leurs résultats. Pour finir, il ne tint pas compte des mises en garde de l'Institut Colonnetti de Turin, pour s'en remettre à la complaisance de Mrs Leese. Alors, cela ne vous semble-t-il pas contradictoire d'affirmer, toujours en cette même page 268 : « *Il paraît difficile de soupçonner les trois labos de radiocarbone et le British museum, de réputation mondiale, de fraudes grossières* » ?

Les hommes de vraie science qui s'intéressaient à l'époque au Saint Suaire sont devenus nos amis, et ont toujours montré à notre égard une grande cordialité, et il en est allé de même de nos relations avec les ecclésiastiques qui se sont investis dans la défense de la Sainte Relique de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Enfin, c'est en espérant vous montrer, comme me l'a demandé frère Bruno de Jésus, ce qui manque ou est inexact dans votre livre, que je vous adresse cette lettre, pensant que l'attaque « *ad hominem* » que vous faites en nous assimilant à des intégristes appartenant à une « secte » relève d'un défaut d'information. Mais, quelle que soit la véracité ou non de vos propos, en quoi sont-ils un argument contre notre démonstration de tricherie ? Et pourquoi sortir ainsi du terrain de l'argumentation scientifique et chercher à nous discréditer par de telles manœuvres qui sont constitutives des délits de calomnie et/ou de diffamation ?

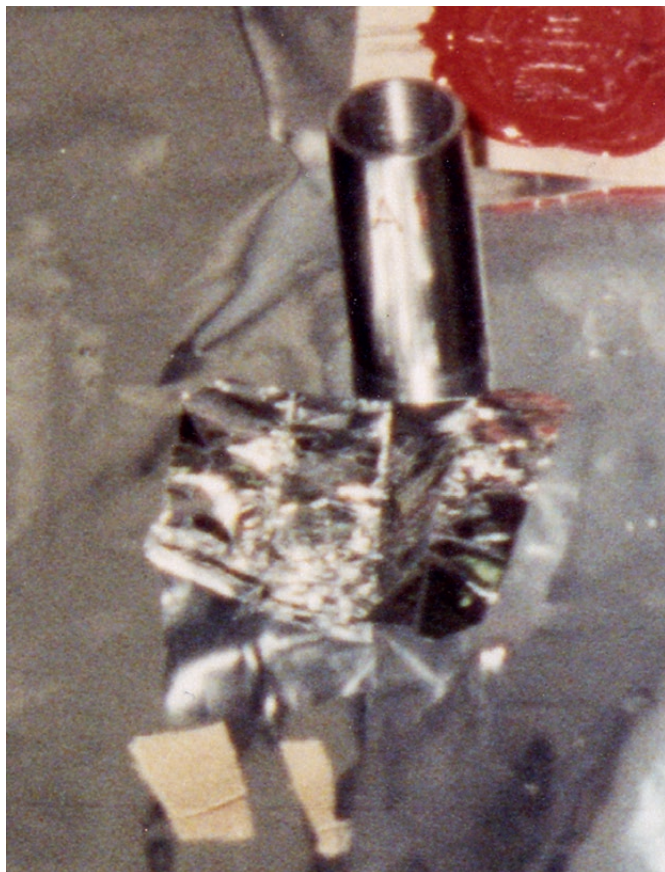
Enfin, il est évident que ceux qui s'étendent interminablement sur les vaines recherches sur la pollution des échantillons, et les « erreurs » des labos, entretiennent le doute et affaiblissent l'argumentation sur l'authenticité du Saint Suaire. Ce qui m'amène à une dernière question : Pourquoi protégez-vous les tricheurs et leurs complices ?

Avec l'expression de mes sentiments respectueux,

Claude de Cointet.

PIÈCE JOINTE : Schéma de la fraude dans la datation au C14 - CRC de Pâques 1997.

(1) La date trouvée (1369-1378) ne convenait pas, étant postérieure aux premières ostensions à Lirey, en 1350 ! – (2) Les documents recueillis à Oxford et les enregistrements de nos conversations avec les ingénieurs des labos, effectués durant l'enquête, seront mis à la disposition du Vatican, lorsqu'il s'y intéressera et le demandera. – (3) Jean Michel Forestier a trouvé déjà des indices dans un document que lui avait remis Hedges lors de notre visite à Oxford, et cela a été confirmé par les documents que Tristan Casabianca a pu obtenir du British Museum en 2017. – (4) CRC numéro spécial 332, p. 26. Le schéma joint en "Annexe" en dit plus sur la fraude du C14 qu'un long discours.



CI-CONTRE : Détail d'une "photo-souvenir" (!) prise au laboratoire de Tucson (Arizona) le dimanche 24 avril 1988, que le P^r Donahue nous a envoyée le 3 janvier 1991. Notre explication :

- Le sceau de l'archevêque de Turin, à la cire rouge. Il n'a pas été brisé et sera remis en place après la substitution. De telle sorte que le lendemain lundi, pour l'ouverture officielle du tube, Damon et Donahue, Jull et Toolin attesteront qu'il est intact.

- Le tube d'acier marqué "A 1", de l'initiale du laboratoire (Arizona) et du numéro de l'échantillon que Tite y introduisit le 21 avril à Turin en présence du cardinal Ballestrero.

- Le papier d'aluminium qui enveloppait l'échantillon.

- L'échantillon du Saint Suaire. Il est en deux pièces. Le gros morceau pèse 40 mg. Le petit 14 mg.

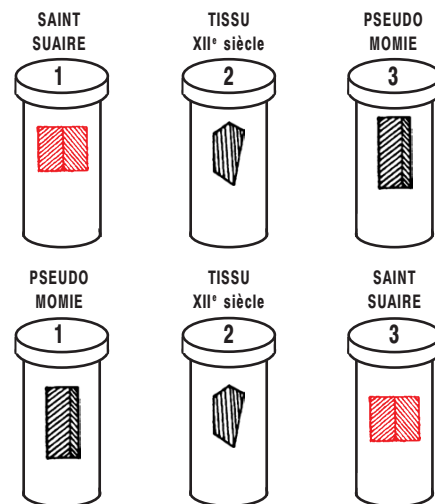
Damon et Donahue vont mettre au secret le petit, et introduire le gros dans le tube marqué "A 3", après avoir préalablement extrait de ce tube n°3 l'échantillon officiellement dénommé « Lin provenant de la collection du département des antiquités égyptiennes du British Museum, associé à une momie de Cléopâtre datant du début du II^e siècle après J.-C., provenant de Thèbes (EA 6707). » En réalité : Lin provenant de la collection Bock du musée Victoria and Albert (XIV^e-XV^e siècle, poids : 53,7 mg), qui va prendre place dans le tube "A 1".

Malheureusement pour les fraudeurs, ce passage nocturne de 40 mg à 50 et même 53 mg est inexplicable. Il est la preuve de l'une des plus grandes machinations inventées par les ennemis du Christ au cours des deux premiers millénaires de l'ère chrétienne.

Dire que nous avons reconstitué tout le crime depuis six ans, et l'avons publié et tous l'ont appris. Or, personne, ni livre, ni article de revue ou de journal n'y a fait écho. Moralité : selon que vous serez puissant menteur ou misérable témoin de la vérité les jugements de cour, de Rome ou d'ailleurs, vous feront blanc ou noir.

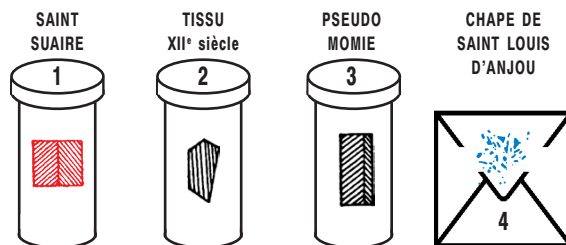
A. La préméditation d'un crime parfait :

- **a.** À Turin, lors des prélèvements, le 21 avril 1988, Tite introduisit
dans le tube 1 : l'échantillon du Saint Suaire.
dans le tube 2 : un tissu médiéval (XI^e-XII^e siècle).
dans le tube 3 : sous la fausse étiquette "lin associé à la momie de Cléopâtre",
un échantillon de tissu (XIV^e siècle), "sosie" du Saint Suaire.
- **b.** Dans chaque laboratoire, après intervention des échantillons 1 et 3 :
le tube 1, étiqueté "Suaire", contient le sosie du Saint Suaire, pseudo-momie.
le tube 2, sans changement.
le tube 3, étiqueté "momie", contient le Saint Suaire.
- **c.** Résultats à obtenir :
Échantillon 1 : XIV^e siècle... c'est la pseudo-momie déclarée Saint Suaire !
Échantillon 2 : XI^e-XII^e siècle... c'est le tissu médiéval.
Échantillon 3 : I^{er} siècle... c'est le Saint Suaire déclaré momie !

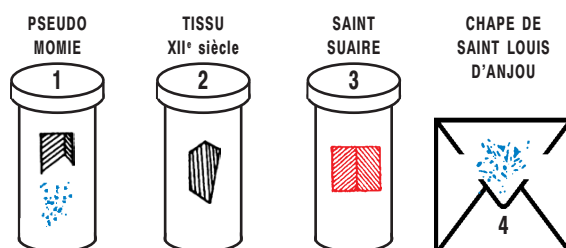


B. La réalisation, trois fois modifiée, a rendu le crime patent :

- **a.** À Turin, le 21 avril 1988, le Dr Tite a introduit
dans le tube 1 : le Saint Suaire ;
dans le tube 2 : le tissu XII^e siècle ;
dans le tube 3 : un tissu de collection du XIV^e-XV^e siècle ;
dans une enveloppe 4 : les fils de la chape du XIII^e siècle.
- **b.** Dans les laboratoires, une datation trop tardive de l'échantillon 1, "sosie" du Saint Suaire, a nécessité la substitution de l'échantillon 4 à l'échantillon 1, à Zurich peut-être en partie, à Oxford certainement.
- **c.** Résultats vulnérables : techniquement parfaits, statistiquement irrecevables :



- Échantillon 1 : l'analyse statistique accuse l'hétérogénéité de l'échantillonnage.
- Échantillon 2 : comme prévu.
- Échantillon 3 : le substitué n'est pas très cohérent avec les dates de la momie de Cléopâtre connues par l'histoire (II^e siècle), ni avec les dates obtenues en 1987 par la méthode classique du carbone 14, datation d'ailleurs non contrôlée : 110 av.-75 ap. J.-C. En revanche, il tombe exactement dans les années attendues pour le Saint Suaire : 11-64 ap. J.-C., soit 37 ± 27, achevant la preuve de l'ensevelissement du Saint Suaire sous l'étiquette d'une momie oubliée.
- Échantillon 4 : admirablement daté par des machines performantes.



DERNIERS TEMPS



DEVANT le portail de la cathédrale d'Autun, le samedi 21 octobre, une petite foule de pèlerins CRC écoute attentivement frère Thomas leur décrire l'admirable tympan du Jugement dernier : le Christ trônant en majesté, les morts ressuscitant, les uns pour une éternité de bonheur, au Ciel, les autres, hélas ! pour une damnation éternelle. Le ciseau du sculpteur a inscrit dans la pierre, de façon saisissante, ces vérités évangéliques que la fin du cycle liturgique représente chaque année à notre méditation. Le peuple chrétien, avant même de pénétrer dans le sanctuaire, apprenait à juger la terre à l'aune de l'éternité.

SAINTES FEMMES D'AUTUN

Cette somptueuse cathédrale romane fut édifiée au douzième siècle pour abriter le corps de saint Lazare, rejoint par les reliques de sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine, que purent vénérer nos amis.

Notre Père nous en a laissé un admirable souvenir, dans l'une de ses premières pages mystiques, écrite en septembre 1968, après un séjour avec Mamie chez sa sœur, Mademoiselle Marie de Verclos.

« Nous revenons de la cathédrale, à cette heure encore déserte, où pour elle seule, je célébrai le Saint-Sacrifice (...). Au tympan, j'ai vu l'autre monde où chacun des vivants a gagné sa place définitive. Nous aussi bientôt connaissons l'angoissante balance. Je serre le bras de ma mère et je pense avec bonheur qu'elle passera devant moi et m'enfantera, après celle-ci, à l'autre vie pour laquelle tant d'années son cœur m'a porté et me porte encore, jusqu'à ce que je sois façonné à la ressemblance de votre Fils bien-aimé, ô notre Père. Alors nous entrerons dans la Cathédrale de mes rêves, laissant la ville, pour nous joindre aux myriades d'anges et de saints dont le Cantique couvre de sa clameur le mugissement des grandes eaux. » (PAGE MYSTIQUE n° 4, "Seigneur... je suis le fils de votre servante")

Puisque tous nos pèlerinages sont voués à la dévotion réparatrice, nos amis commencèrent la journée dans la chapelle de l'ancien monastère de la Visitation, au pied de la statue de Notre-Dame des miracles.

En 1798, un révolutionnaire voulut la profaner. Un premier coup de sabre lui entailla profondément la jambe droite. Le forcené voulait récidiver et frapper la Vierge au visage, quand l'Enfant-Jésus, assis sur le bras de sa mère, se détourna soudain avec une

expression d'effroi ! Le regard de la Sainte Vierge fit fuir le misérable. Après bien des vicissitudes et un long exil, la statue réintégra providentiellement cette chapelle en 2016. Tandis qu'une guerre meurtrière sanctionne en Terre sainte l'orgueil des réformateurs synodaux, nos amis n'eurent pas de peine à donner à leurs prières une intention réparatrice, auprès de cette Vierge blessée et de son enfant effrayé.

La chapelle elle-même est un véritable sanctuaire puisque la Visitation d'Autun fut fondée par sainte Jeanne de Chantal elle-même en 1624. Frère Thomas rappela les consolations que la sainte y reçut, tant de la part de ses filles, tellement ferventes et unies, que de la population tout entière qui proclamait sa sainteté à l'envi. Le Ciel même ne fut pas en reste et parut ratifier le choix de l'emplacement du couvent en y faisant résonner des harmonies célestes !

La journée s'acheva au château de Monthelon, à quelques kilomètres d'Autun, où sainte Jeanne de Chantal passa les années de son veuvage, héroïquement dévouée aux pauvres et aux malades. Les gens des environs l'appelaient "la bonne Dame" et prirent l'habitude de l'invoquer au *Confiteor* après la Vierge Marie et les saints ! Pieuse pratique qui s'est maintenue dans le pays aussi longtemps que la religion. Dans l'église, nos amis purent vénérer les vestiges de la chaire dans laquelle prêcha saint François de Sales à l'occasion du mariage de son frère Bernard avec Marie-Aimée de Chantal.

Ce pèlerinage prenait donc bien la suite de notre retraite de communauté consacrée à l'extraordinaire vocation de saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, que nos amis méditeront à leur tour toute l'année lors des premiers samedis du mois.

DISCIPLES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Trois semaines plus tard, c'est autour d'un autre François, le *Poverello* d'Assise, que nos amis se réunirent, le dimanche 12 novembre. La Permanence Charles de Foucauld avait réussi à organiser dans une paroisse parisienne une vénération de l'insigne relique du manteau de saint François, habituellement conservé dans le couvent des capucins de Paris.

Or l'amant de Dame Pauvreté, le poète mystique de la création, le missionnaire intrépide, le stigmatisé de l'Alverne est devenu paradoxalement le garant de toutes les aberrations modernes : justice sociale, écologie, fraternité universelle, dialogue interreligieux... Précisément toutes les nouveautés que le pape François, parangon de cette nouvelle sainteté franciscaine, entend imposer aujourd'hui à l'Église. Afin de vénérer son manteau en vérité, une clarification



Le manteau de saint François d'Assise exposé dans sa monstrance.

s'imposait : il s'agit de discerner qui aujourd'hui dans l'Église est l'héritier de l'esprit de saint François. C'est pourquoi frère François avait prévu, la veille, samedi 11 novembre, une controverse publique visant à réhabiliter la véritable sainteté de son saint patron.

Deux heures durant, en compagnie de frère Louis-Gonzague, notre frère réfuta les interprétations modernes mensongères que lui exposait successivement un jeune phalangiste, ce dernier citant abondamment des franciscains contemporains, le cardinal Ratzinger, le pape François, etc. Saint François fut-il vraiment ce contempteur de la Croisade, cet apôtre de la non-violence, ce précurseur du dialogue interreligieux qu'on nous présente aujourd'hui ?

Pour rétablir la vérité, il n'est que de raconter la vie du *Poverello* en suivant ses premiers biographes, dont l'honnêteté est incontestable : Thomas de Celano et saint Bonaventure. Celui-ci rapporte que par trois fois, la ferveur de son amour « *le pressa de passer chez les infidèles pour favoriser, en y répandant son sang, l'expansion de la foi en la Sainte Trinité.* »

Et voici une réplique du pauvre frère François lui-même au redoutable sultan du Caire : « *Il est juste que les chrétiens envahissent la terre que vous habitez, car vous blasphémez le nom du Christ et vous détournez de son culte tous ceux que vous pouvez. Mais si vous vouliez reconnaître, confesser et adorer le Créateur et Rédempteur, les chrétiens vous aimeraient comme eux-mêmes.* » Voilà une authentique charité missionnaire, pressée d'arracher les âmes à l'enfer !

C'est donc mensongèrement que le Saint-Père s'est réclamé de l'exemple de saint François pour signer en février 2019, à Abou Dhabi, un *DOCUMENT SUR LA FRATERNITÉ HUMAINE POUR LA PAIX MONDIALE ET LA COEXISTENCE COMMUNE* avec le grand imam At-Tayeb et un *APPEL SUR LA VILLE DE JÉRUSALEM*, le mois

suivant, avec le roi du Maroc Mohammed VI.

En revanche, son encyclique *LAUDATO SI* ne relève-t-elle pas d'un authentique esprit franciscain en nous apprenant à louer et servir Dieu dans sa création ? Les franciscains actuels, en s'engageant pour l'écologie, ne sont-ils pas fidèles à l'esprit de leur fondateur ?

Hélas ! Dans leur contemplation de la beauté de l'univers, tous se rendent coupables de la même omission en faisant l'impasse sur la tragédie, dont dépend toute la réalité de notre esthétique chrétienne, explique notre Père. Il s'agit de la question du péché irrémissible,

de l'enfer et des âmes qui y sont damnées pour l'éternité. C'était la grande angoisse de saint François, au point que dans la joie débordante de son *CANTIQUE DE FRÈRE SOLEIL* surgit soudain cette terrible phrase : « *Loué sois-tu, mon Seigneur, par notre sœur Mort corporelle, à laquelle nul homme ne peut échapper. Malheur à ceux qui mourront dans les péchés mortels, bienheureux ceux qu'elle trouvera en tes très saintes volontés, car la mort seconde ne leur fera pas mal.* »

Or les commentateurs franciscains ignorent soigneusement cette phrase ! De même, le pape François dans son encyclique. Leur esthétique amputée leur permet de se réconcilier avec l'humanisme moderne.

Notre Père, en revanche, nous explique : « *Seul le péché irrémissible, le péché que vient sanctionner la damnation éternelle, nous arrache à la quiétude d'une esthétique naturelle. Il fait voler en éclat tout humanisme chrétien. Il n'y a, il n'y aura jamais de beauté dans le fait brut, implacable, de l'enfer éternel. C'est alors que notre foi s'est toute reversée dans l'espérance. Notre esthétique, pour faire face à cette réalité implacable, s'est faite éthique. Il ne s'agit pas de contempler le mal, mais de lutter contre lui.* » (« *La misère de Dieu* », CRC n° 128, avril 1978) Comment ? En disciples du pauvre d'Assise, en avertissant, en priant, en se sacrifiant pour sauver les âmes de l'enfer.

Finalement, pour identifier un véritable héritier de saint François, ne faudrait-il pas désigner l'abbé de Nantes ? Voici deux tests pour le vérifier. Un disciple de saint François devrait nécessairement avoir pris la défense du Saint Suaire contre ses détracteurs, puisque cette relique a renouvelé au vingtième siècle le prodige des stigmates de saint François, nous montrant les Saintes Plaies de Notre-Seigneur et enflammant notre dévotion. C'est bien ce qu'a fait notre Père !

Ce n'est pas tout. L'école franciscaine, depuis le bienheureux Jean Duns Scot jusqu'à saint Maximi-

lien-Marie Kolbe, s'est distinguée par son zèle pour promouvoir les gloires de Marie. De nos jours, ses continuateurs doivent se reconnaître à leur ardeur pour défendre ses privilèges contre toutes les négations et mépris dont elle est l'objet dans l'Église depuis le concile Vatican II. Or nul n'a sondé plus avant le dogme de l'Immaculée Conception que notre Père, qui pénétra même le mystère de sa préexistence !

La cause est entendue : le vrai disciple de saint François au vingtième siècle, c'est notre frère Georges de Jésus-Marie, tertiaire franciscain depuis 1945. Prenant la suite de saint Bonaventure et Duns Scot, notre docteur mystique de la foi catholique féconda la recherche de la vérité, desséchée par trop de subtilités et d'abstractions scolastiques, par un ardent amour de Jésus et Marie.

Le lendemain, après avoir récité le chapelet dans le sanctuaire de Notre-Dame de Boulogne-la-Petite, les familles CRC de la région parisienne se retrouvèrent auprès du manteau de saint François pour prier et chanter avec les paroissiens du lieu. Cette relique est authentique, son histoire est très sûrement attestée. En 1224, le cardinal Hugolin, protecteur de saint François, obtint que celui-ci envoie son pauvre et vieux manteau à sainte Élisabeth de Hongrie, qui avait embrassé l'esprit franciscain avec une ferveur extraordinaire. Après la mort de la sainte, son beau-frère Conrad de Thuringe hérita de la relique avant de la donner à notre saint Louis, pour le remercier d'être intervenu comme médiateur entre le Pape et l'empereur d'Allemagne. En 1250, le roi de France, voyant les franciscains si combatifs à la Croisade, décida de leur confier le manteau qui fut déposé dans leur couvent, près de Saint-Germain-des-Près.

Vénérant ce pauvre manteau dans sa monstrance, nos amis demandèrent à saint François, comme jadis Élisée, dépositaire du manteau d'Élie, une double part de son esprit : une foi catholique combative et une tendre dévotion réparatrice envers l'Immaculée.

SESSION DE LA TOUSSAINT

Entre deux opérations extérieures, notre Phalange s'entraîne et s'instruit à la maison-mère. L'En-travers devait prévoir les bons fruits que produirait notre session de la Toussaint, car il a soufflé avec rage sur tout le pays, désorganisant le réseau ferroviaire pour empêcher les jeunes CRC de rejoindre la maison Saint-Joseph. Néanmoins, deux cent cinquante amis se pressaient en nos murs, du 3 au 5 novembre.

JÉSUS NOUS PARLE EN PARABOLES.

Pendant trois jours, nos retraitants écoutèrent notre Père leur prêcher les paraboles de l'Évangile (*disponible sur la VOD : sigle PC 48*). Quel merveilleux

conteur ! Son talent nous fait entrevoir le charme de la prédication de Notre-Seigneur lui-même. La simplicité de ses paraboles, la concision et la noblesse de leur style, la richesse d'évocation des images et la force de leurs leçons manifestent le génie humain, surhumain, divin de Jésus.

Dès le premier sermon du Père, dès les premières paraboles qu'il nous commente, nous sommes saisis par le drame primordial de notre salut, comme les foules chrétiennes franchissant le seuil des cathédrales : le pauvre Lazare et le mauvais riche, l'intendant infidèle comme le riche insensé nous enseignent que nous ne sommes sur la terre que de passage, pour gagner le Ciel et éviter l'enfer. Voilà posé d'emblée, par le Fils de Dieu fait homme, le cadre strict de la vie du chrétien.

L'alternative est rigoureuse, accablante même, car notre Père, en racontant ensuite les paraboles du Semeur et des ouvriers de la onzième heure, nous expose le mystère de la prédestination. Il nous l'expose seulement, sans chercher à nous l'expliquer. Tous les théologiens qui ont essayé d'élucider indiscrètement ce mystère du bon Plaisir divin en ont donné des présentations incomplètes, fausses, détestables, errant entre les théories également désespérantes de la réprobation calviniste ou du pélagianisme.

Notre Père ayant étudié les montagnes de papier accumulées par des siècles de controverse stérile nous fait admirer dans les paraboles de l'Évangile l'expression la plus riche et la plus juste du mystère. Et ce qui le rend supportable, c'est la révélation conjointe de l'infinie miséricorde de notre Sauveur qui nous enseigne le recours souverain de la prière, à l'exemple de la veuve importune. Il est notre Bon Samaritain, notre Beau Pasteur, venu sur terre pour y rechercher sa brebis, sa drachme perdue, toujours prêt à accueillir ses enfants prodiges.

Deux semaines avant cette session, le 13 mai 1993, notre Père était allé déposer au Saint-Office son troisième *LIVRE D'ACCUSATION*, contre le CEC. En cratère, avec frère Bruno, il nous raconta le voyage éclair à Rome en compagnie de deux cent cinquante amis, la rencontre lamentable avec un sous-fifre de la Congrégation pour la doctrine de la Foi, la démarche supplémentaire accomplie huit jours plus tard auprès de Mgr Sandri, de la Secrétairerie d'État, en vue d'obtenir l'ouverture d'un procès. En vain...

Parce qu'il était accaparé par la rédaction du *LIBER ACCUSATIONIS*, le Père avait choisi de prêcher lors de la session de la Pentecôte sur un sujet qui ne lui demanderait pas beaucoup de travail : les paraboles. Or, tout au long de ses sermons et conférences, il ne put s'empêcher de constater la contradiction entre l'Évangile et la religion moderne telle que présentée par le prétendu *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE* :

prédestination, béatitude éternelle, culte de l'homme, responsabilité du peuple juif... Quelle confirmation du bien-fondé de sa démarche romaine !

Le deuxième jour, notre Père, suivant toujours les discours de Notre-Seigneur, nous indiqua le chemin du Ciel : les Béatitudes, la voie de la Croix. C'est précisément contraire au monde moderne et à la religion conciliaire, épris de l'épanouissement de la personne humaine ! « *Comment l'homme peut-il se construire, s'écrie notre Père, à quoi cela rime-t-il ? Alors que la vérité du christianisme, c'est qu'il faut se détruire pour renaître au Ciel !* » Cependant, pour le disciple qui consent à se détourner du monde pour suivre Jésus, cette loi nouvelle de perfection positive devient très attirante, d'une beauté et bonté enthousiasmante !

Les dernières instructions de la session nous ouvrirent des perspectives vertigineuses sur l'avenir. En quelques paraboles, Notre-Seigneur nous révèle lumineusement le dessein de Dieu sur l'histoire, ce que nous appelons l'orthodromie. Dans les paraboles des deux fils, du pharisien et du publicain, des vigneronniers homicides, des invités discourtois, nous devinons l'opposition de deux peuples : le peuple juif orgueilleux rejetant son Messie, d'une part, qui sera maudit comme le figuier desséché, et, d'autre part, la multitude des nations païennes qui se convertiront et prendront leur place au banquet des noces du Fils de Dieu. Jésus prophétise alors la chute de Jérusalem, prélude de la fin du monde et du Jugement dernier, tellement redoutable.

Heureusement, le sermon de clôture nous indiqua l'Arche du Salut, l'Église, préfigurée par la barque de Pierre surnageant dans les tempêtes et pêchant miraculeusement les élus. Parmi lesquels se rangèrent résolument la dizaine de jeunes qui s'avancèrent au pied de l'autel pour promettre fidélité à la Phalange de l'Immaculée !

ACTUALITÉS : APOCALYPSE

Le dimanche matin 5 novembre, la conférence d'Actualités prit la suite des enseignements du Père sur le discours eschatologique de Notre-Seigneur.

CONTRE-OFFENSIVE UKRAINIENNE.

Frère Bruno commença par faire le point sur la guerre en Ukraine, à partir de l'entretien accordé à *THE ECONOMIST* par le commandant en chef de l'armée ukrainienne, Valeri Zaloujny. Reconnaissant l'échec de la contre-offensive lancée en juin, il craint un enlisement du conflit comparable à celui de la Première Guerre mondiale. Les raisons qu'il en donne nous rappellent précisément le général Joffre, qui traçait des flèches sur la carte sans se préoccuper de la réalité du terrain, ni de l'ennemi, ni des armements en présence. De même, l'armée kiévienne, élaborant

sa stratégie « *selon les manuels de l'Otan* », imaginant que quatre mois lui suffiraient pour « *atteindre la Crimée, y combattre et en revenir* ». Le constat de son chef est aujourd'hui accablant : à moins de livraisons supplémentaires d'armes modernes, « *tôt ou tard, nous nous rendrons compte que nous n'avons tout simplement pas assez de monde pour nous battre* ».

Nous assistons donc à un échec inéluctable des États-Unis, au moment même où l'embrasement du Proche-Orient les attire sur un nouveau front.

LE MASSACRE DU 7 OCTOBRE :

QUELLE EST LA RESPONSABILITÉ D'ISRAËL ?

Le massacre et les prises d'otages perpétrés par le Hamas le 7 octobre dans les communautés juives frontalières de la bande de Gaza ont déclenché en effet une guerre sanglante où la barbarie tient lieu de règle. Bien qu'elle semble plus propre côté israélien, elle est tout aussi immorale. « *Nous n'oublierons jamais les atrocités commises par nos ennemis*, déclarait le 13 octobre le chef du gouvernement israélien, Netanyahu, *et nous ne pardonnerons jamais. Et nous ne laisserons jamais le monde, ni personne, oublier de telles atrocités qui n'avaient pas été infligées au peuple juif depuis de nombreuses décennies.* »

D'aucuns ont accusé le gouvernement israélien d'avoir cyniquement orchestré ou bien laissé s'accomplir le pogrom du 7 octobre, afin de justifier une opération militaire de grande ampleur sur la bande de Gaza. Plusieurs éléments troublants pourraient le laisser croire et, en particulier, l'inefficacité de la clôture ultra sophistiquée qui ceinture la bande de Gaza. Elle n'a pas fonctionné, alors qu'elle a été percée à presque trente endroits différents !

Par la suite, malgré les appels au secours des populations agressées par le Hamas, l'armée a été très lente à intervenir, parfois au bout de plusieurs heures seulement.

Plus embarrassant, le peu de cas que le gouvernement a fait des mises en garde de ses services de sécurité au sujet d'une prochaine flambée de violence à Gaza. Dix jours avant l'attaque, Abbas Kamel, directeur des renseignements égyptiens, avait lui aussi mis en garde Tel-Aviv contre une opération terrible de la part du Hamas, en vain.

Cependant, la riposte de l'armée israélienne a été si chaotique, si coûteuse en pertes humaines que l'hypothèse d'une opération terroriste du Hamas commanditée par Israël ne semble pas vraisemblable. Au total, au moins trois cent quarante soldats et officiers du renseignement ont été tués, parmi lesquels certains de haut rang. De nombreux témoignages indiquent que le haut commandement militaire a donné l'ordre de tuer de nombreux civils israéliens avec leurs agresseurs palestiniens, dans une confusion totale, ce qui

ne pouvait que se retourner contre le gouvernement. Enfin, comment imaginer qu'Israël ait organisé cette opération terroriste qui a permis au Hamas de capturer plus de deux cents otages ? Cette prise constitue une terrible entrave à l'action de *Tsahal* dans la bande de Gaza et impose une lourde pression psychologique et politique au gouvernement.

D'autant que les partis de gauche, adversaires politiques de Benjamin Netanyahu et de son parti de droite du *Likoud*, comptent bien profiter de ces événements pour revenir au pouvoir.

En dernière analyse, il semble que le gouvernement avait commis l'erreur de focaliser toute son attention sur la Cisjordanie, et non pas sur la bande de Gaza. En 1973, Israël avait été surpris de manière analogue par une attaque sur deux fronts menée par l'Égypte et par la Syrie, parce que déjà, le gouvernement de Golda Meir n'avait pas écouté ses services de renseignements.

Quant à *Tsahal*, l'armée israélienne, si peu réactive le 7 octobre, elle avait mis toute sa confiance dans la technologie de ses systèmes, persuadée qu'ils dissuaderaient le Hamas.

« Il ressort de tout cela, résume frère Bruno, non pas une impression de maîtrise et de suivi d'un plan, mais de confusion, de désordre, de maquillages, de décisions adoptées à l'arraché et de prises de risques extrêmement dangereuses. Le gouvernement savait qu'il allait arriver quelque chose, mais il ne s'est pas rendu compte de l'ampleur de la menace. Maintenant, il cherche à tirer son épingle du jeu, à grand renfort de médias, de mensonges, de pression et de censure, et à assouvir sa vengeance contre la population palestinienne. »

LES CAUSES PROFONDES DU CONFLIT.

Ce qui est étonnant, dans la guerre électorale que se livrent les partis politiques israéliens, c'est qu'alors même que la gauche déplore la cruauté de la répression militaire à Gaza ordonnée par Netanyahu, personne ne semble capable de l'arrêter, pas même sur la scène internationale. À titre de comparaison, en février 2022, en quelques semaines, tout avait été fait pour bloquer la Russie lors du déclenchement de son opération militaire spéciale. Contre Israël, en revanche, aucune mesure économique, diplomatique ou militaire n'a été prise pour stopper son intervention, alors que l'État juif ne peut pas survivre sans les importations et les capitaux étrangers. Bien au contraire, Netanyahu a obtenu une aide massive étrangère.

En réalité, malgré leur compétition électorale, les partis israéliens partagent tous l'idéologie sioniste. Aussi, toute rivalité cesse lorsqu'Israël est en danger.

En considérant son histoire, on constate que l'État hébreu ne récolte que ce qu'il a semé. Lors de la

guerre israélo-arabe de 1947-1948, les juifs procédèrent en toute impunité à un nettoyage ethnique de 750000 Palestiniens qui furent dispersés dans tout le Moyen-Orient. Ceux qui subsistèrent dans les frontières de l'État hébreu ne furent jamais considérés que comme des citoyens de seconde zone. Depuis soixante-quinze ans, Israël attend son heure pour achever l'œuvre de ses fondateurs : conquérir toute la terre, la Terre promise, mais sans ses habitants.

Ces dernières années, plus particulièrement, Benjamin Netanyahu a mené une politique machiavélique pour affaiblir l'Autorité palestinienne basée en Cisjordanie : afin d'empêcher son président Mahmoud Abbas de progresser vers la création d'un État palestinien, le chef du gouvernement israélien a favorisé la montée en puissance du Hamas dans la bande de Gaza. C'est ainsi que, depuis 2018, Israël a laissé entrer à Gaza par ses points de passage des valises contenant des millions en argent qatari. Des centaines d'Israéliens ont payé de leur vie cette stratégie.

Un autre facteur contribue à expliquer l'aveuglement d'Israël devant le péril arabe : la décadence de la société israélienne, que constatent certains analystes juifs eux-mêmes. Israël s'est laissé envahir par le néolibéralisme des États-Unis, son principal collaborateur, et par tous les vices de nos "sociétés libérales avancées". De plus, Israël est devenu trop dépendant de la technologie moderne, et ses citoyens et ses militaires se sont ramollis.

VERS UN EMBRASEMENT ?

La haine des populations arabo-musulmanes contre Israël est portée à son paroxysme par la répression sanglante exercée à Gaza. Les musulmans chiites du Hezbollah libanais, mais aussi en Irak, en Syrie, au Yémen, prennent les armes sous l'égide de l'Iran qui se pose en champion de la cause palestinienne. La position des États sunnites, en revanche, est plus ambiguë. Plusieurs d'entre eux – Bahreïn, Égypte, Jordanie, Maroc, Émirats arabes unis et même Arabie Saoudite – avaient entrepris de normaliser leurs relations avec l'État hébreu pour favoriser le commerce. L'écrasement de la bande de Gaza sous les bombes juives tombe à point nommé pour ruiner une entente israélo-arabe insupportable aux musulmans.

Cet incendie pourrait aussi se propager aux parrains occidentaux d'Israël, qui hébergent d'importantes diasporas juives : les États-Unis, la Grande-Bretagne et surtout la France qui compte en outre la plus grosse minorité arabe et musulmane d'Europe. La tension particulièrement vive entre pro-Juifs et pro-Arabs dans notre pays est encore exacerbée à des fins électorales : Jean-Luc Mélenchon a ainsi décidé de ne pas condamner le Hamas, pour obtenir les voix des musulmans de France. Une fois de plus, la démocratie

convoie la guerre civile ! Emmanuel Macron, pour sa part, s'aligne sur la position américaine de soutien massif à Israël. Mais en même temps, il ménage les susceptibilités arabes par l'envoi de deux navires-hôpitaux au large de la Palestine. Quel comble !

Un seul pays paraît capable d'exercer une médiation dans cette guerre : la Russie, toujours soucieuse de maintenir des relations diplomatiques avec toutes les parties au conflit, avec le Hamas comme avec Israël, et prônant l'application des résolutions de l'Onu. Cependant, si prenant ombrage des rapports entretenus avec le Hamas par la Russie, Israël décidait de rompre avec cette dernière, le conflit au Proche-Orient pourrait devenir, en arrière-plan, un nouveau théâtre de l'affrontement entre Russes et Américains.

LA POSITION DE L'ÉGLISE.

Le 25 janvier 1904, Théodore Herzl, fondateur du sionisme, obtint une audience du pape saint Pie X, afin de solliciter son appui. Il consigna les propos du Saint-Père dans son journal. En quelques phrases, c'est le jugement de notre foi sur l'assujettissement des Lieux saints à un État juif.

« Nous ne pouvons pas soutenir votre mouvement. Nous ne pourrions pas empêcher les juifs d'aller à Jérusalem, mais nous ne pouvons en aucun cas soutenir cela. Même si elle n'a pas toujours été sainte, la terre de Jérusalem a été sanctifiée par la vie de Jésus-Christ. En tant que chef de l'Église, je ne peux vous dire autre chose. Les juifs n'ont pas reconnu Notre-Seigneur, c'est pourquoi nous ne pouvons pas reconnaître le peuple juif (...).

« Deux cas peuvent se présenter. Ou bien les juifs restent fidèles à leur croyance et continuent d'attendre le Messie, qui pour nous est déjà venu. Dans ce cas, ils nient la divinité de Jésus, et nous ne pouvons rien faire pour eux. Ou bien ils vont là-bas sans aucune religion, et dans ce cas-là nous pouvons encore moins les soutenir. La religion juive a été la base de la nôtre, mais elle a été remplacée par la doctrine du Christ, et dès lors, nous ne pouvons plus reconnaître son existence. Les juifs, qui auraient dû être les premiers à reconnaître Jésus-Christ, ne l'ont pas fait jusqu'à ce jour (...).

« Si vous allez en Palestine et si vous y installez votre peuple, nous préparerons des églises et des prêtres pour les baptiser tous. »

L'Église est demeurée fidèle à cette vérité, à cette charité surnaturelle, jusqu'au concile Vatican II, soucieux de gagner la faveur des juifs. En 1994, Jean-

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :

vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

NOVEMBRE 2023

- ACT. APOCALYPSE.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2023

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-MARIE

NOVEMBRE 2023

- PC 88. 1. SUIVEZ-MOI !
2. UNE LECTURE HISTORIQUE, VIVANTE
ET RELIGIEUSE DE L'ÉVANGILE.

♦ NOS PRODUCTIONS CANADIENNES

- PI 4 30. MGR IGNACE BOURGET RACONTÉ AUX ENFANTS.
(4 instructions, 2 h)

Paul II reconnut finalement l'État d'Israël, mais sans aucun profit pour la paix au Proche-Orient.

Prise en étau entre la barbarie musulmane et un État sioniste qui brave la malédiction de Dieu contre son peuple déicide, la Terre sainte ne pourra jamais recevoir la paix que de la Chrétienté restaurée. Pour l'heure, comme l'écrivait notre Père en janvier 1991, le Proche-Orient demeure sous la menace « d'un État hébreu reconnu par l'Onu depuis 1949, installé précairement sur une terre usurpée, aux frontières mal découpées, indéfendable, sauf à se donner du large, à se défendre préventivement en attaquant, sans souci des lois internationales, et prêt à mettre le feu au monde pour sauver son existence. »

Nous assistons à la réalisation de la vision du Secret de Fatima : « un Ange, avec une épée de feu à la main gauche ; elle scintillait, émettait des flammes qui paraissaient devoir incendier le monde ». Au lendemain de la guerre des Six Jours en 1967, notre Père analysait déjà : « L'allumette arabe ou israélienne, qui mettra le feu à la poudrière mondiale, n'est entre les mains de personne et peut flamber demain. »

Prions pour qu'une fois de plus, les flammes de l'Ange s'éteignent au contact de l'éclat que, de sa main droite, Notre-Dame peut faire jaillir vers lui.

(père Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. — crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.